180 26 MARS 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE GÉNÉRAL GIRAUD REPOSE AUX INVALIDES

La France a fait au général Giraud des obsèques nationales imposantes. Après la cérémonie religieuse à Saint-Louis des Invalides, la dépouille du grand chef a été exposée sur l'esplanade en avant de la tribune officielle où avaient pris place, autour du président de la République, les membres de la famille et les personnalités civiles et militaires. Les troupes ont alors rendu un dernier hommage à celui qui fut un des principaux réorganisateurs de notre armée d'Afrique.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

LES PARTICIPATIONS ÉTRANGÈRES A LA FOIRE DE LYON

La prochaine réunion de la Foire de Lyon, qui se tiendra du 23 avril au 2 mai 1949, comportera comme de coutume une importante participation étrangère.

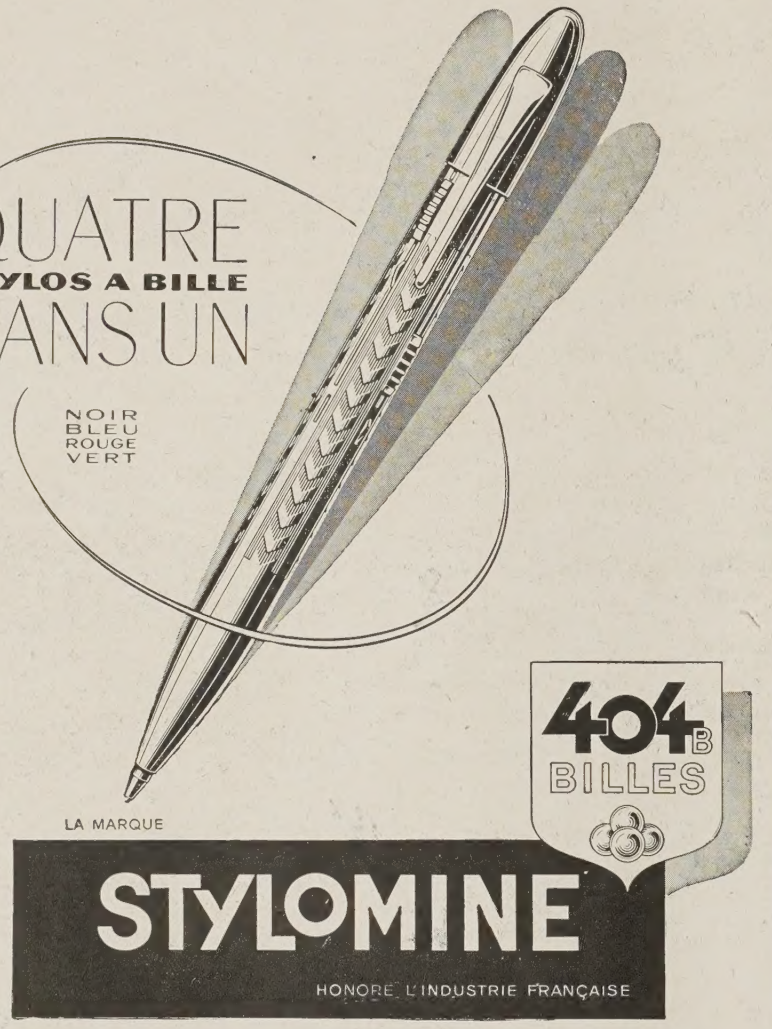
La Belgique, les Etats-Unis, l'Italie, les Pays-Bas, la Suède, la Suisse et la Turquie y organisent des participations officielles qui seront logées au rez-de-chaussée du Palais de la Foire.

Mais la plus grande partie des exposants étrangers seront, conformément au principe de la Foire de Lyon, classés dans leurs groupes professionnels à côté de leurs collègues français.

Les acheteurs étrangers s'annoncent en nombre considérable, notamment en provenance de Suisse, d'Italie, de Belgique, des Pays-Bas, d'Angleterre, des Pays Scandinaves, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Egypte et des pays du Proche-Orient.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

A vendre Grande **PROPTÉ** libre vente, sit. 12 km. PARIS, bd Marne, Villa, 12 pièces, tt cft, pavillon gardien, grand jardin, garage, pourrait faire clinique, maison repos ou colonies vacances. HENRI, 94 bis, boulevard Pereire, Paris.



PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

VISITEZ
DU 1er AU 10 AVRIL 1949
LE
XXe SALON
DES INDUSTRIES
DE LA
PHOTO
ET DU
CINÉMA
D'AMATEUR
PARC DES EXPOSITIONS
PORTE DE VERSAILLES
PARIS

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

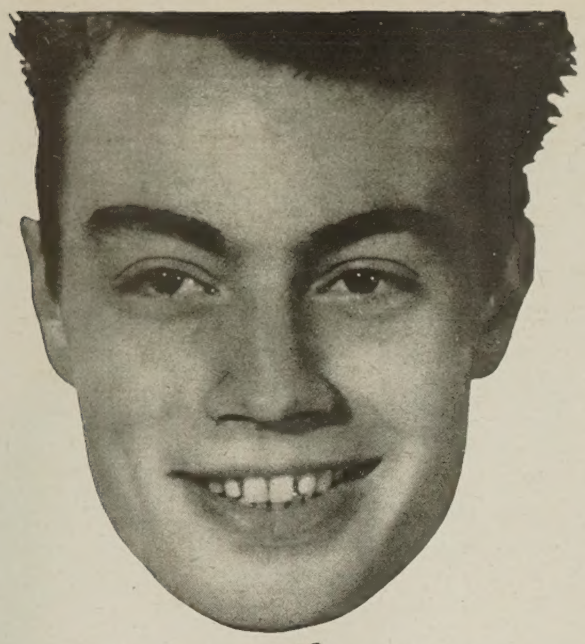
PHOTO MODERNE
— Ne souriez pas!... Prenez un petit air « existentialiste », comme si vous aviez la nausée. C'est le dernier cri !

BONNES LANGUES
— Cette chère Mme Dubois a tout de la « femme oiseau »!
— Pourquoi ?
— Dame ! L'air serin, bavarde comme une pie, grassouillette comme une caille, et la gorge pigeonnante !

MODES NOUVELLES
— Autrefois on sautait à la gorge des envahisseurs, à présent il paraît qu'il faut leur sauter au cou !

PROFOND MALGRÉ LUI
— Elève Pénible, dites-nous pourquoi la guerre de Cent ans dura si longtemps ?
— Ben... ils n'avaient pas encore le progrès, alors ils pouvaient pas se tuer aussi vite qu'à présent !

LES GRANDES ESPÉRANCES
— Je vais vous révéler l'avenir par le « grand jeu ».
— Oui, mais spécialement mon avenir sentimental.



ELVINGER 1855

Faites mieux que votre père

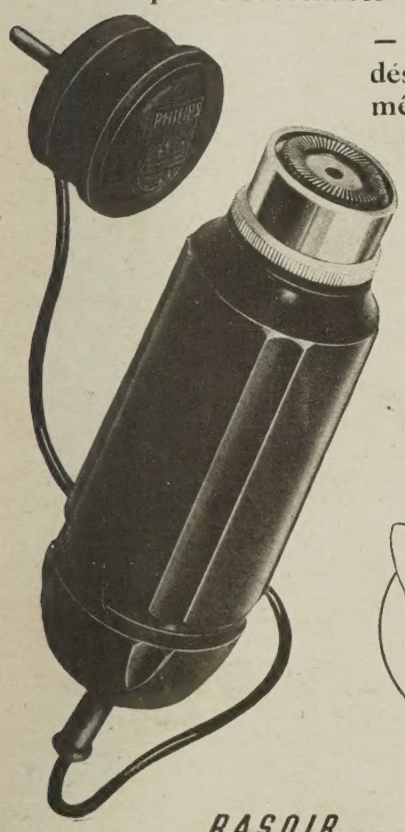
Soyez de votre siècle en vous rasant aujourd'hui électriquement

Finis la routine et l'inconfort d'autrefois

Plus de blaireau, d'eau, de savon, de lames, de serviettes chaudes, de produits contre le feu du rasoir.

Vous pouvez maintenant vous raser sans risques d'écorchures et sans irritation :

— plusieurs fois par jour si vous le désirez, n'importe où en gardant même veston, col et cravate.



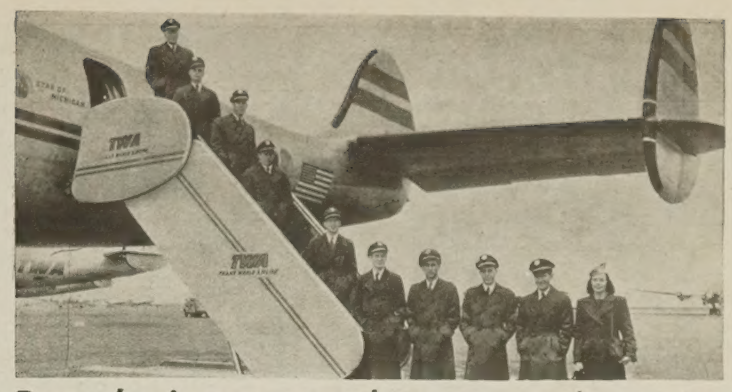
Grâce au Philishave, l'ancien supplice du rasoir est remplacé par un doux massage quotidien qui tonifie et raffermit les muscles et la peau du visage.

Et vous, Madame, vous effacerez instantanément tout duvet superflu sans crainte d'irriter l'épiderme le plus délicat.

RASOIR ELECTRIQUE **PHILISHAVE** PHILIPS

Le rasoir de l'homme à la page!

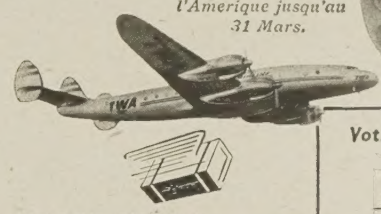
PHILIPS, 50, AVENUE MONTAIGNE, PARIS-VIII[e]



Deux équipages complets assurent le service durant chaque vol transatlantique des TWA.

C'est parce qu'un équipage de 10 membres assure chaque trajet transatlantique que tant de voyageurs au monde choisissent TWA pour leurs déplacements. Ils savent que des aviateurs américains experimentés, vigilants, sont aux postes de commande à tous les instants. A chaque vol transatlantique, un homme de secours est prévu pour chaque poste - l'équipage est double. Un relais est établi, les uns veillent tandis que les autres sont au repos. Ce sont tous des aviateurs américains totalisant des centaines de vols transatlantiques TWA. Les skyliners avancent a plus de 8 km à la minute dans une atmosphere calme et lumineuse. Pour des trajets rapides, confortables d'un point du globe a un autre, demandez à votre agence de voyages des places par TWA. Ou consultez l'agence de voyages TWA la plus proche.

***NOUVEAUX TARIFS RÉDUITS** pour des voyages circulaires de 30 jours vers l'Amerique jusqu'au 31 Mars.*



LIVRAISONS RAPIDES, fret de toute importance pour toutes destinations. Tarifs les plus bas par les cargos aériens TWA. — Service sûr. — Consultez votre transitaire ou bureau de fret TWA le plus proche.

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

BALzac 10-83

101, Champs-Élysées - PARIS

U. S. A. • EUROPE • AFRIQUE • ASIE

PROvence 79-80

56 années D'EXPÉRIENCE

1893

***L'** achat d'une montre est toujours délicat.*

Votre satisfaction dépend du choix d'un fournisseur consciencieux, offrant des garanties réelles d'origine et de bienfacture.

Consultez donc les Etablissements SARDA, de BESANÇON, dont la Marque appréciée depuis plus d'un demi-siècle vous met à l'abri de toute déception.

Catalogue N° 49-80
franco sur demande

1949

SARDA

BESANÇON

FABRIQUE D'HORLOGERIE DE PRÉCISION

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1893 PAR H. SARDA

Illinois U Library

"POUR UN HOMME" PARFUM DU MATIN

JEUNESSE · SPORT · BEAUTE

"POUR UN HOMME" PARFUM DE CARON

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 180 26 MARS 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

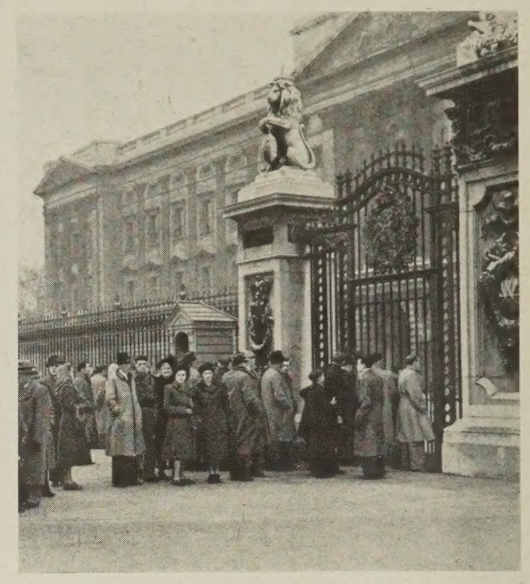
LE NOUVEAU ROI DES MERS

Le porte-avions est devenu le navire principal des flottes et c'est autour de lui que s'articulent les autres navires de l'escadre, qui le protègent contre les attaques aériennes. On voit ici, défilant devant les gratte-ciel de New-York, un des récents porte-avions américains, le *Tarawa*, qui va se faire équiper de son radar. Il y a vingt ans, la même photographie nous aurait montré un cuirassé hérissé de tourelles. Phot. U. P.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PRINCETON, dans le New-Jersey, a été célébré le soixante-dixième anniversaire du physicien Einstein, qui reçoit à cette occasion la visite des plus jeunes émigrants arrivés d'Europe et résidant à New-York.

A SAINT-SYLVESTRE, en Haute-Vienne, M. Raoul Dautry, délégué du gouvernement au commissariat de l'Energie atomique, a visité la carrière de Chabannes, où viennent d'être découverts des gisements d'uranium.



A LONDRES, la foule empressée et anxieuse attend à l'extérieur des grilles du palais de Buckingham des nouvelles de la santé de S. M. George VI, qui vient de subir la délicate opération de la sympathectomie.

A LONDRES, les ministres des puissances signataires du traité de Bruxelles se sont réunis à Lancaster-House pour délibérer sur l'ajustement de l'Union occidentale européenne au prochain pacte atlantique.

AU VATICAN, S. S. Pie XII, dont on célèbre le dixième anniversaire de l'élévation au pontificat, bénit la foule du haut de la *sedia gestatoria,* sur laquelle il se rend à la chapelle Sixtine avec les cardinaux.

EN ISRAEL, des blessés égyptiens prisonniers de guerre, transportés par des brancardiers israéliens jusqu'à la frontière, sont échangés sous la surveillance d'une délégation de la Croix-Rouge internationale.

A KIRKENES, à l'extrême nord de la Norvège, les jeunes skieurs de la préparation militaire sont chargés de la surveillance de la frontière, qui à cet endroit sépare sur 200 kilomètres leur patrie de l'U. R. S. S.

A OAKLAND, face à San-Francisco, un formidable incendie a éclaté dans les docks de la base militaire, où d'importants stocks de pétrole et de denrées ont été la proie des flammes avec deux navires à l'ancre.

EN CHINE nationaliste le général Ho Ying Tchin, investi par le comité du Kuomintang et par le Yuan législatif comme chef du gouvernement, exprime son espoir de voir la paix réalisée « dans un proche avenir ».

LE PACTE ATLANTIQUE

Dans l'histoire du monde le 17 mars restera comme une date capitale, car le pacte atlantique, rendu public ce jour-là, inaugure un tournant décisif dans la politique internationale.

Les U. S. A., en s'associant dès le temps de paix à l'Europe occidentale, en se créant dès le temps de paix des obligations militaires, montrent le rôle nouveau de conseiller tuteur qu'ils entendent assumer vis-à-vis des vieilles démocraties d'Europe.

Leur intervention est provoquée par la faiblesse des démocraties européennes fatiguées par la guerre et l'occupation ; elle l'est aussi et surtout par l'appétit de leur ancienne alliée de l'Est, qu'ils ne voient pas sans inquiétude prendre des positions-clés par une pénétration pacifique, certes, si on la juge de l'extérieur, mais qui n'en constitue pas moins un danger pour la vie des nations.

Le pacte atlantique traduit par ailleurs l'impuissance, pour ne pas dire l'échec, des Nations Unies. Pourtant il n'en trahit pas l'esprit si l'on considère que par la puissance même qu'il représente il est un moyen propre à « faire peur à la guerre ». Il n'en trahit pas non plus la lettre puisque ses signataires se proclament les champions de la liberté démocratique. Mais il reconnaît implicitement que la S. D.N. façon 1945 n'est pas plus efficace que son aînée de 1919 pour régler les différends et mettre un frein à l'appétit de certains de ses membres. L'U. R. S. S., en imposant les pactes que nous connaissons à ses satellites, n'a pas joué correctement le jeu S. D. N. Son attitude a donc obligé les U. S. A. à prendre eux-mêmes en main le soin d'organiser et de garantir l'ordre européen avant qu'il soit trop tard. A cet égard la mise au pas des personnages manquant de souplesse dans les démocraties populaires de l'Est, et de la façon que l'on sait, n'a pas été sans accélérer la réalisation du pacte atlantique.

Mais plus encore et bien autrement importante est la clause qui assimile au cas d'intervention armée la révolution type démocratie populaire à laquelle depuis ces dernières années nous devenons habitués. Sans insister et sans préciser d'ailleurs, notons que l'assistance militaire et sa mise en œuvre pourront être provoquées, d'après l'article 4, chaque fois que l' « intégrité territoriale, l'indépendance politique ou la sécurité de l'une des parties sera menacée ». Sans doute un soulèvement intérieur ne justifierait pas à lui seul une intervention militaire ; il faudrait pour qu'elle se produisît que le soulèvement fût soutenu à l'évidence par une puissance étrangère. Dans ce cas pourtant une consultation aurait lieu avant qu'une action soit déclenchée.

Ainsi, comme l'ont voulu ses promoteurs, le pacte est essentiellement défensif. L'organisation commune de cette défense en est le résultat immédiat. Elle va de pair avec l'organisation libre de l'Europe.

La rédaction du pacte dénote le souci de donner au contrat une valeur réelle par un engagement inconditionnel dans le cas d'une agression sans toucher aux prérogatives constitutionnelles qui laissent les assemblées représentatives (et particulièrement le Sénat américain) des démocraties libres et souveraines de décider ou non de l'emploi de la force armée, et donc de faire la guerre. Il semble que les rédacteurs soient parvenus à concilier les deux nécessités de l'automatisme militaire et de l'entière liberté de décision en écartant la première et en respectant la seconde.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce texte ; son importance réside non pas dans les termes, mais dans les principes qui l'inspirent et qui traduisent l'évolution politique de l'après-guerre. Il faut, pour le bien comprendre, l'étudier à la lumière des événements qui l'ont provoqué.

PERSPECTIVE

Tous les Etats, quels qu'ils soient, petits ou grands, ont une préoccupation prédominante : assurer leur sécurité. Pour satisfaire à cette nécessité jusqu'à la première Grande Guerre on sait que le système auquel ils ont eu recours était celui des alliances secrètes, où l'emploi des forces armées était prescrit dans des cas déterminés à l'avance. Mais les hommes d'Etat américains ont toujours considéré que les alliances européennes étaient contraires aux principes d'une morale politique que les Etats modernes devaient pratiquer et qu'elles n'étaient qu'une forme déguisée des vieilles intrigues que les souverains avaient coutume de mener autrefois pour agrandir leurs Etats au détriment de leurs voisins.

Il n'y a rien d'aussi tenace que les traditions des peuples relativement à leur politique étrangère. Les générations se transmettent l'une à l'autre les mêmes idées simples, accompagnées des mêmes réactions sentimentales : cela devient expérience valable. Washington avait laissé aux U. S. A. dans son testament le conseil de ne jamais se mêler aux intrigues de l'Europe et de ne jamais conclure d'alliance permanente. Le conseil était devenu principe et même raison d'Etat. On l'avait constaté en 1919. Et même après la dernière guerre le président Roosevelt a voulu, tout en liant son pays à une politique mondiale, concilier la vieille règle de ne pas conclure d'alliance avec la nécessité de maintenir celle qui avait gagné la guerre.

En trois ans d'après-guerre la politique de coopération devait être abandonnée et un conflit d'un genre nouveau, la guerre froide, éclatait. *Et l'opinion américaine s'est alors rendu compte que si les démocraties ont fait la preuve qu'elles avaient été capables de gagner deux guerres elles se trouvaient en face d'une situation qui risquait de les contraindre à faire une fois de plus cette preuve, et que le problème posé aux Américains était de montrer qu'ils étaient capables d'administrer cette preuve sans qu'ils soient contraints de le faire.*

VALEUR RÉELLE DU PACTE

Les traités d'alliance autrefois secrets n'avaient de valeur réelle, nous l'avons déjà dit, que par la politique qu'ils permettaient de faire, et qui pouvait être défensive ou offensive, c'est-à-dire conservatrice ou au contraire constructrice. Les textes eux-mêmes n'ont jamais été déterminants.

Il est parfaitement évident qu'en l'état actuel des choses les U. S. A. ne pourraient intervenir qu'en cas d'une poussée hégémonique de la Russie. Mais cette intervention, qui est dans l'ordre des choses, ne serait qu'une réaction de défense comme celle qu'ont eue les démocraties de 1935 à 1939. Et ce n'est pas cette attitude qui peut résoudre le problème tel qu'il s'est posé devant l'opinion publique américaine ; il faut donc en changer.

Le pacte répond à ce changement. Il comporte une véritable révolution dans les conceptions de la politique extérieure des Etats-Unis puisque pour la première fois le gouvernement de la République contracte une alliance, et une alliance avec les Etats d'Europe. Cette révolution s'est faite sous la pression des événements, et très vite, parce que l'Amérique d'aujourd'hui ressent ce que le continent européen connaît depuis plusieurs siècles : la nécessité d'assurer sa sécurité.

Cette sécurité dépend de considérations stratégiques ; de même que l'Angleterre après 1919 fixait la sienne sur la Ruhr, les U. S. A. considèrent que c'est l'ensemble de l'Atlantique-Nord qui assure la leur. La protection de l'hémisphère occidental ne peut se faire qu'avec l'accord des Etats qui en font partie. Ainsi s'est constitué un groupement politique nouveau dont le pacte considère aujourd'hui l'existence et lui donne une base légale. Si le traité est patent il n'en est pas de même de l'organisation technique de la défense. Les alliances d'autrefois étaient secrètes, le pacte, au contraire, est largement public, et partout discuté, critiqué, mais la stratégie qui en découle reste du domaine des états-majors, et non du grand public.

Le pacte tire donc toute sa valeur de la politique nouvelle des U. S. A. qu'il inaugure. Il donne au plan Marshall une assise solide, malgré qu'il ne ne s'étende pas à tous les membres de l'O. E. C. E.

Aboutissement d'une période confuse de tâtonnements auxquels la diplomatie soviétique a fortement contribué, il est aussi le point de départ d'une politique qui n'est plus celle de la facilité, mais du réalisme avec toutes ses possibilités et aussi les difficultés qu'il entraîne. Avec lui nous revenons au régime de la paix armée et à l'établissement d'un équilibre des forces, mais d'un équilibre qui écartèle l'Europe alors qu'autrefois il lui conservait son unité. Ces méthodes conviennent-elles à notre époque de transformations sociales ? En attendant qu'elles s'adaptent reconnaissons qu'à l'Ouest il n'y avait plus de choix et que, comme Talleyrand l'a dit, « il faut savoir se faire honneur de la nécessité ».

Roger Céré.

LES ÉLECTIONS CANTONALES

On a voté dimanche dernier dans 1.508 cantons de la métropole et de l'Algérie pour le renouvellement de la moitié des conseillers généraux élus en 1945. En dépit des efforts déployés par les partis pour donner à cette consultation un caractère politique marqué, elle s'est déroulée à travers tout le pays sans aucune passion. Sur les 11 millions et demi d'électeurs et d'électrices appelés aux urnes on a enregistré en effet 20 à 30 % d'abstentions dans les cantons ruraux et 30 à 40 % dans les villes, où l'on sent moins que dans les campagnes l'utilité du conseiller général. Enfin la multiplicité des candidatures s'est traduite dimanche par un nombre inusité de ballottages.

La statistique des voix obtenues au premier tour par les divers partis, assez confuse, n'a d'ailleurs qu'une valeur très relative. La province dans sa diversité et ses particularismes est en effet difficile à intégrer dans les classifications géométriques. D'autre part, si les communistes présentaient des candidats dans tous les cantons, la S. F. I. O. et le R. P. F. dans les deux tiers environ, les autres partis : radicaux, modérés ou M. R. P., négligèrent d'affronter le scrutin dans les secteurs où ils n'avaient nulle chance de figurer utilement.

Le fait le plus patent de ce scrutin réside dans l'échec avéré de la bruyante offensive menée par le parti communiste contre le pacte atlantique. Le fléchissement de ce parti est sensible par rapport aux résultats d'octobre 1947 et le second tour se traduira pour eux par un véritable désastre quant au nombre de sièges. Les disciples de Moscou n'ont pas fait de dupes nouvelles, et après la conclusion du pacte atlantique c'est la signification que retiendra l'étranger de ce scrutin : la politique extérieure du gouvernement correspond au vœu des trois quarts des électeurs.

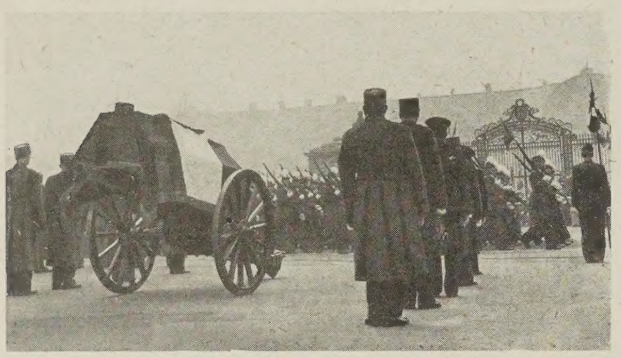
Les socialistes, s'ils doivent renoncer à une partie des positions cantonales qu'ils occupaient en 1945, comptent sur les coalitions du second tour, qui joueront également en faveur des candidats du parti radical-socialiste et du Rassemblement des gauches. Le R. P. F., parti d'opposition sur le plan intérieur, récolte les fruits d'une active propagande, ce qui, compte tenu des « apparentés », le met en tête des partis pour le nombre des voix et le nombre des sièges au-dessus de la Loire, notamment dans l'Ouest et dans l'Est, où les candidats du général de Gaulle ont récupéré une bonne partie des électeurs du M. R. P., en perte de vitesse. Enfin les élections ont fait surgir une force modérée, « indépendante », que l'on retrouve enracinée dans le terroir autant qu'aux élections sénatoriales dernières.

Dans l'ensemble la coalition des partis gouvernementaux : radicaux, indépendants, socialistes et M. R. P., n'est pas affaiblie par rapport aux élections municipales d'octobre 1947, et elle représente environ la moitié des suffrages exprimés. Mais ce n'est qu'après le second tour de scrutin que l'on pourra discerner sans trop d'équivoque la position des partis. Ceux-ci compteront les sièges, c'est-à-dire l'enjeu véritable de la compétition.

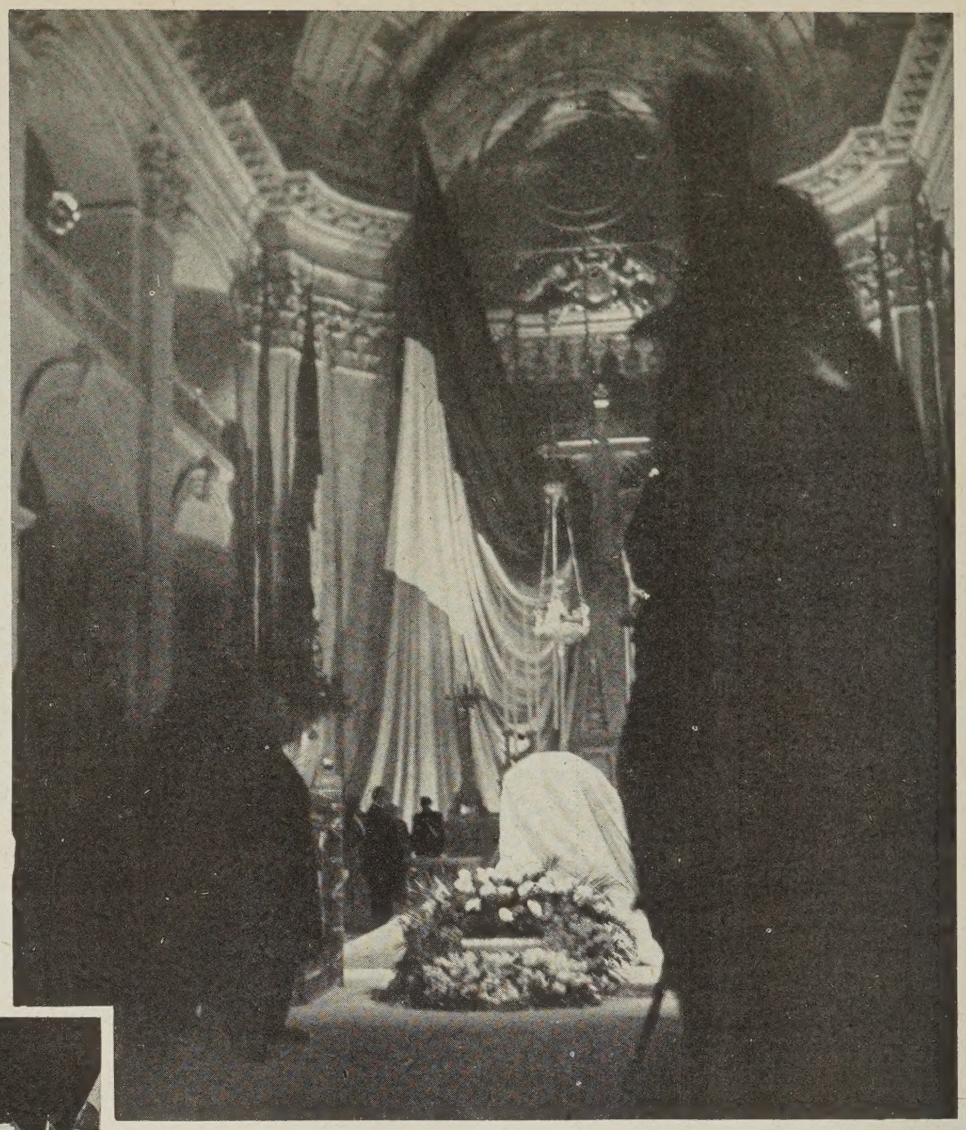
LES OBSÈQUES NATIONALES DU GÉNÉRAL GIRAUD

Le général d'armée Giraud, auquel la France reconnaissante a fait d'émouvantes obsèques nationales, repose maintenant aux Invalides, où un suprême et solennel hommage lui a été rendu par le président de la République, le chef du gouvernement, les ministres, le corps diplomatique, l'armée et les corps constitués.

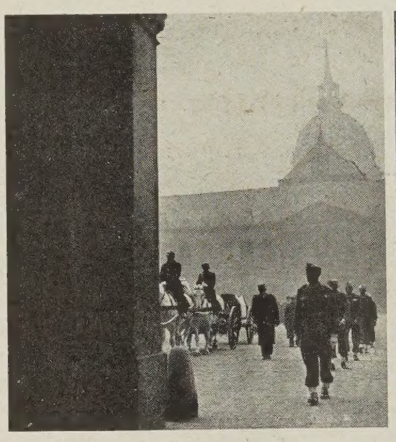
M. Ramadier, ministre de la Défense nationale, évoqua la prestigieuse carrière de Giraud l'évadé, puis, l'absoute donnée par Mgr Touzé dans la chapelle de Saint-Louis des Invalides, le cercueil du général fut descendu dans le caveau des gouverneurs en présence des membres de la famille.



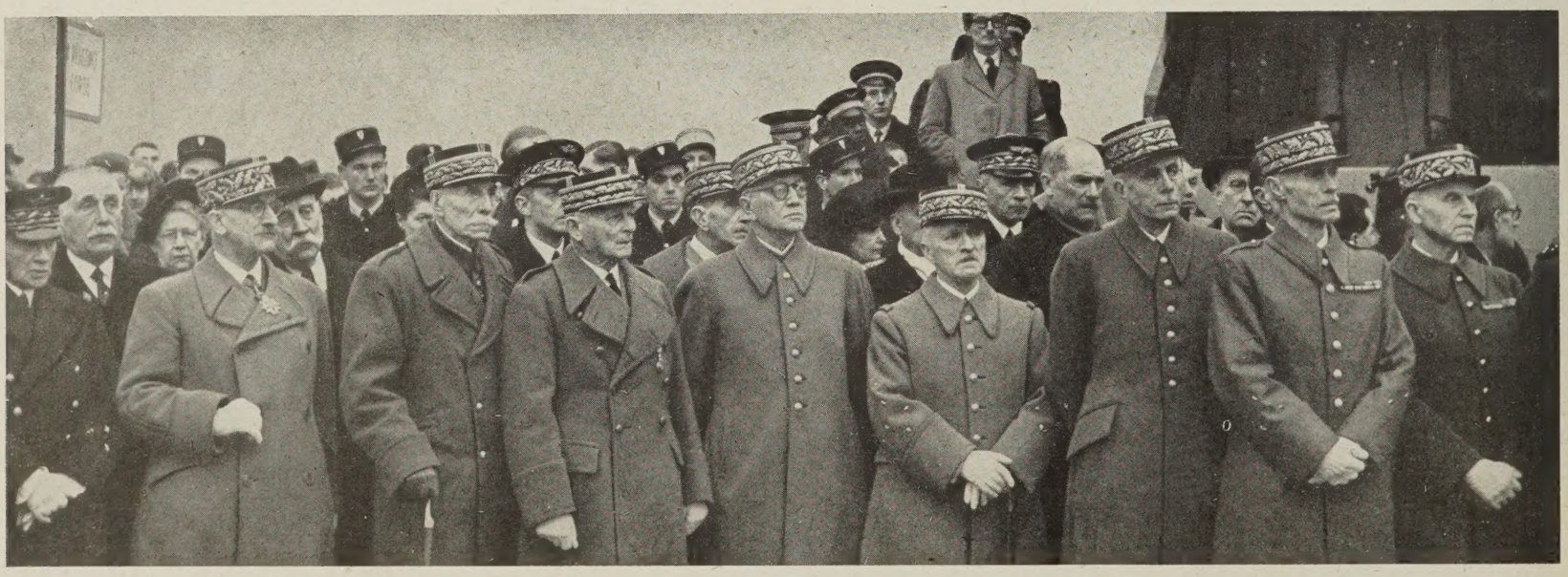
Les saint-cyriens défilent devant leur aîné de 1898. A droite : la garde d'honneur veille le catafalque.



Mme la générale Giraud, ses fils et les autres membres de la famille.



Le cercueil avant le défilé. La descente au caveau des gouverneurs.



Les généraux Weygand, Georges et les anciens compagnons d'armes du général Giraud sont venus lui rendre un dernier hommage.

L'U.R.S.S. DANS LE DÉSERT POLAIRE

RAMANT sur leurs *karboss* calfatées d'argile et de mousse ou galopant à travers les immensités sibériennes, Semen Deschnev et ses cosaques atteignirent, un jour de 1648, la pointe orientale du continent européen et aperçurent par delà un bras de mer les rivages d'un autre monde.

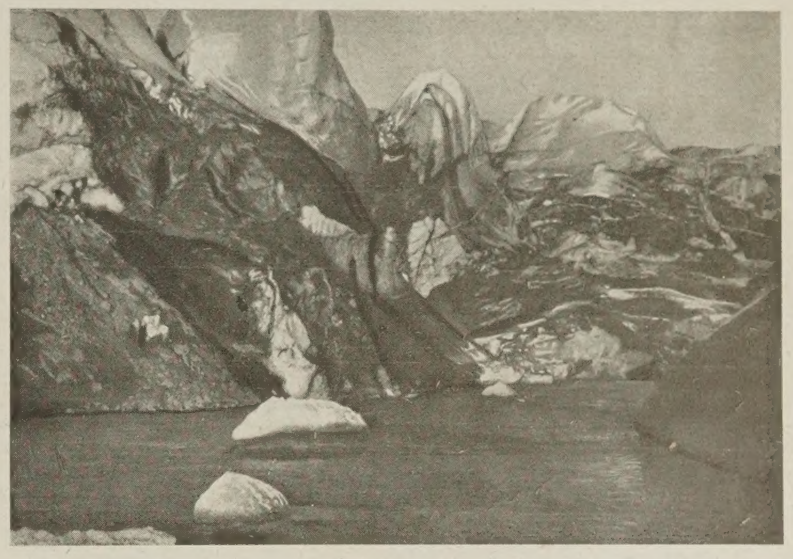
« Par cette coupure, affirma plus tard Pierre le Grand, les bateaux russes passeront un jour d'Europe en Chine. »

Après Béring (qui s'attribua la découverte de Deschnev), Tchleliouskine, Wrangel, Anjou, Laptiev, Liakhov bâtirent en deux siècles la géographie de l'océan sibérien.

Cherchant lui aussi le passage du Nord-Est à partir du détroit de Béring l'Américain De Long, en août 1879, fut bientôt emprisonné et entraîné par la banquise dans sa dérive vers l'ouest. Avec ses trente compagnons de la *Jeannette*, il mourut au bout de deux ans de faim et de misère en vue de la Léna, après avoir dévoré bottes et culottes de peau. Mais les épaves recueillies par des Esquimaux au sud du Groenland en 1884 confirmaient enfin l'hypothèse de la rotation de la calotte glaciaire dans le sens opposé à celle de la terre.

De Payer, après sa découverte de la terre François-Joseph ; Nansen, sur le *Fram* ; Amundsen, sur le *Maud* ; Papanine, en 1937, sur la banquise glissant du pôle ; puis le *Sédov*, zigzaguant pendant huit cent douze jours (au début de la guerre) entre la mer de Laptiev et le Groenland, établirent les lois aujourd'hui bien assises de la dérive dans l'Arctique.

Entre temps Nordenskjöld puis Wilkitskii avaient montré, en traversant la mer polaire en l'espace de deux années et en direction contraire, que, la vapeur et la technique moderne aidant, le rêve de Pierre le Grand de relier par le nord les deux plus grands océans du monde était réalisable.



LES GLACIERS DE LA SEVERNAIA-ZEMLIA OFFRENT UNE VISION D'APOCALYPSE.

L'ÉCONOMIE SIBÉRIENNE EST ORIENTÉE VERS L'ARCTIQUE

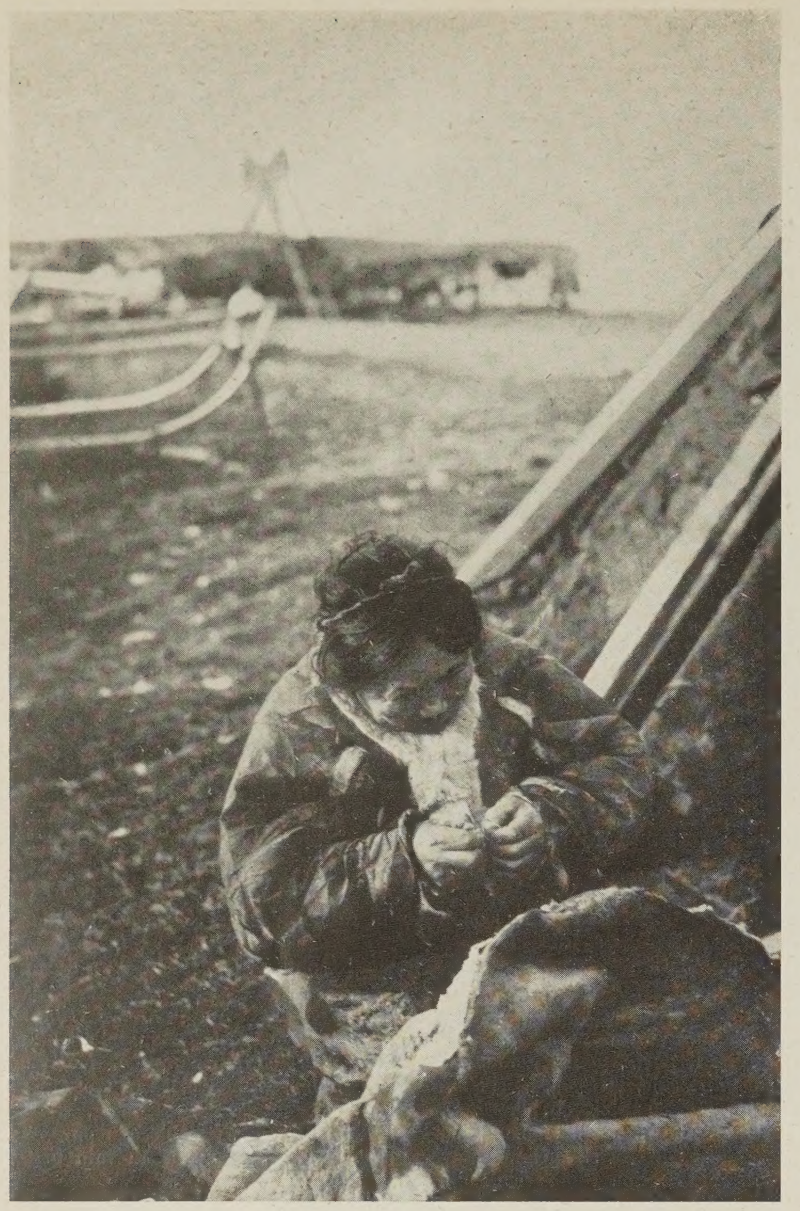
Déçus dans leurs appétits par les échecs essuyés à l'est, les « marchands aventuriers » commanditèrent à la fin du XVI[e] siècle Frobisher puis Davis dans la recherche d'une voie contournant par l'ouest le continent américain ; le premier rapporta des cailloux sans valeur et l'autre, des renseignements sur la pêche à la baleine. Plus tard Hudson, engagé par les Hollandais de la Compagnie des Indes, cherchant un peu trop bas le passage du Nord-Ouest, s'engagea dans l'embouchure d'un fleuve où devait être fondé beaucoup plus tard... New-York. Après l'échec de Baffin, qui avait cependant atteint sans s'en douter l'entrée du « passage », deux cents années s'écoulèrent avant que John Ross en 1918 puis Franklin accomplissent de glorieux exploits sans toutefois atteindre le but. Les expéditions de secours lancées à la recherche de ce dernier permirent de reconstituer la fatale odyssée, riche en enseignements, de l'*Erebus* et du *Terror*.

Enfin MacClure réalisa le premier, en quatre années, le passage d'un océan à l'autre, en 1850.

Un demi-siècle s'écoula, meublé par les prospections et les épreuves terribles de plusieurs voyageurs, avant que Peary découvrît que le Groenland était une île (d'où il partit pour atteindre le pôle en 1910) et qu'Amundsen, avec un cotre minuscule, le *Gjöa*, et six hardis compagnons, renouvelât, en trois ans (1903-1906), l'exploit de MacClure.

Il n'y eut pas de lendemain. De l'avis des spécialistes le blocage par les glaces des détroits et chenaux traversant l'archipel canadien rend vain tout espoir d'utilisation commerciale du passage du Nord-Ouest.

Si l'on prend en main non plus un planisphère, mais une mappemonde et un compas, on constate que sur un total de 21 millions de kilomètres carrés



Les Samoyèdes cousent leurs fourrures avec des nerfs de renne.

figurant le monde arctique (près de quarante fois la superficie de la France) les territoires soviétiques y participent pour plus de la moitié. 6.500 kilomètres de côtes russes bordent l'océan polaire et le quart de l'Union soviétique est sous le regard administratif du *Glavsevmorputj,* ou commissariat de la Voie maritime du Nord.

La révolution de 1917 orienta l'esprit pratique des dirigeants soviétiques vers la mise en valeur d'un monde jusqu'alors négligé. Les travaux d'exploration scientifique et d'exploitation économique commencèrent avec la fondation de l'Institut de l'Arctique en 1920. La T. S. F., l'aviation et la valeur des hommes ont joué un grand rôle.

L'U. R. R. S., qui ne compte que 92.000 kilomètres de voies ferrées (contre 364.000 aux Etats-Unis), et bien qu'elle construise, notamment en direction des bassins industriels sibériens, plus de 7.000 kilomètres de voies nouvelles chaque année, devait cependant transporter 83 % de ses marchandises par chemin de fer. Le Transsibérien, lent, coûteux et de débit limité, ne pouvait, en dépit de tous les plans d'extension envisagés, subvenir au développement accéléré de l'Asie soviétique. Par contre les fleuves immenses, dont certains prennent leur source au cœur du continent, sont navigables pour des vapeurs de bon tonnage jusqu'à plusieurs milliers de kilomètres de leur embouchure ; ils devaient donc assurer économiquement et massivement l'évacuation de la future production, pendant la belle saison, jusqu'à la mer polaire.

Pour assurer une libre circulation à la flotte maritime et fluviale, qui allait tenir un rôle primordial dans l'éveil économique de la Sibérie, l'organisation de la navigation dans l'Arctique figura en bonne place dans les plans quinquennaux.

L'EXPLORATION DOIT ÊTRE RENTABLE

J'ai vu travailler les responsables du *Komseverputj* (route maritime du Nord). Leur originalité est d'avoir conçu la prospection de l'Arctique comme une industrie. Techniciens et savants pouvaient y trouver la gloire, mais en construisant l'édifice imaginé par les économistes et les gouvernants. Pour les Russes, la glace, les distances énormes, les blizzards, la nuit polaire sont des réalités familières, auxquelles doit s'appliquer dans la course au progrès une sorte de planification industrielle. Ce n'est pas pour un succès spectaculaire que la frêle Nina Demme a été installée, par 81 degrés Nord, à l'île Hooker, où elle m'accueillit en 1930 ; que Samoïlovitch, Viesé, Outchakov vécurent dans les hallucinantes solitudes avant de découvrir des terres nouvelles gonflées de minerais précieux ; que Papanine et Krenkel reçurent mission de lier leur sort à la banquise dérivante ; que Levanevski, Gromov, Lapidievski furent lancés dans des raids transarctiques périlleux... Mais tel était le rôle qui à divers degrés incombait aux quarante mille membres de l'organisation du Nord.

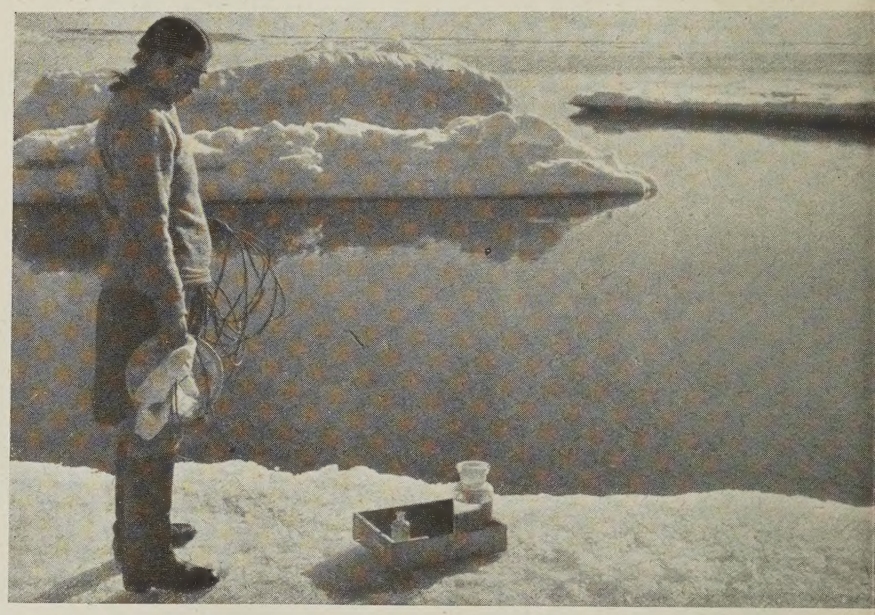
De ce travail collectif sont résultés une augmentation et un perfectionnement rapides des stations scientifiques, des postes de liaison et de guidage des brise-glace et de leurs éclaireurs, les avions.

Du mot fameux de Viesé : « C'est sur la calotte polaire que germe le temps », sont nés en quinze ans quatre-vingt-dix bases arctiques et deux cent quatre-vingt-treize postes d'observation répartis sur des îlots, dans la *toundra* ou sur la banquise.

Longtemps la direction de l'exploitation polaire, installée à l'île Dixon, compta une demi-douzaine de baraques en rondins, malmenées dans leurs fondations de glace par les rafales du *purga,* qui rabote de 15 millimètres par an, disent les géographes, les cimes rocheuses de la Novaïa-Zemlia. Je vois encore, assis sur un banc grossier, le trio qui venait de découvrir, avec le *Siedov,* de nouvelles terres à la Severnaïa-Zemlia : Schmidt, enfoui dans une barbe exubérante, Viesé, glabre et poncé comme un chanoine, et, toujours souriant derrière ses besicles et sa raide moustache de phoque, Samoïlovitch, directeur de l'Institut de l'Arctique, dont Charcot écrivait en préface au récit du sauvetage de l'*Italia* par le *Krassine* que « c'était l'homme de tous les courages mais aussi de toutes les tendresses ».

En 1930 le *Komseverputj* réalisa la première expédition commerciale de la mer de Kara. Quarante-six cargos anglais, scandinaves, américains, allemands, marchant à la suite de brise-glace ouvrant la voie jusqu'à l'Ob et l'Iénisséi, embarquèrent sous mes yeux, en quelques semaines, 260.000 mètres cubes de bois, 160.000 tonnes de céréales, descendus de la Sibérie centrale en même temps que les derniers glaçons du fleuve en dégel.

Ainsi, par 72 degrés de latitude nord, le premier port sibérien était fondé. Le « port » d'Igarka était un chapelet de pontons reliés par un chemin de planches à quelques baraquements administratifs et aux *yourtas* en peau de renne des Samoyèdes et des Ostiaks composant la « population ». Deux ans plus tard Igarka comptait 15.000 âmes, une centrale électrique, des pêcheries et fabriques de conserves, plusieurs scieries débitant pendant la nuit d'hiver les milliers d'arbres descendus de la *taïga* avant l'embâcle du fleuve. Pareillement des cités surprenantes qu'ignorent les cartes françaises ont surgi en pays désertique, là où erraient peu d'années auparavant le renard bleu ou l'ours blanc : Outktha avec ses gisements de pétrole et ses raffineries, les « combinats » de nickel de Norilsk ; Kirovsk prétend rejoindre un jour Mourmansk, dont la population est passée de 11.000 habitants en 1928 à 105.000 sept ans plus tard ; une ville en bois mais possédant le chauffage urbain s'étend sur les mines d'étain de Varneck, dans l'île Vaïgatch ; un peu partout des gisements de fer, de cuivre, de plomb, de nickel, de bauxite ont été



Nina Demme, chef du poste soviétique le plus septentrional du monde

Les Ostiaks ont abandonné leurs troupeaux pour travailler au port d'Igarka

découverts dans la basse vallée des fleuves qui déjà contribuent à l'économie des bassins de Karagauda sur l'Irtych, de Koutznetz sur l'Ob, de Minnoussinsk sur l'Iénisséi, de Tcheremtchovo sur la Léna... Le delta de ce fleuve n'est-il pas surnommé la *Mâchoire d'or* ? Autour de la Severnaïa-Zemlia l'archipel Kamenev, débaptisé et dissocié en îles Vkhodnoï, Doïnatchnii, Kolomiannoï, est un bloc de houille relié par des gisements sous-marins aux charbonnages de la côte sibérienne. Dans la vallée de la Kolyma, où 500.000 prospecteurs viennent par bateaux entiers planter leurs tentes chaque printemps, on extrait un tiers de l'or mondial.

Aujourd'hui Samoyèdes, Ostiaks, Toungouzes, Youkagirs, Tchouktes et autres errants de la toundra ont abandonné le troupeau de rennes ou le piège à renard pour le *caterpillar* ou le marteau pneumatique.

L'expédition commerciale de Kara a ouvert la voie vers la Léna. Les difficultés étaient jugées presque insurmontables du fait des énormes masses de glace qui s'entassent dans le détroit de Viltkiski. Le *Sibiriakov* puis le *Lietke* réussirent cependant successivement le passage en une seule campagne.

Les « passages » se multiplièrent : quatre en 1935, vingt et un en 1936, cent quarante-six l'année suivante. Aussi de 350.000 tonnes en 1937 le trafic par la voie du Nord avait presque triplé en 1945.

En vingt ans les navigateurs russes ont perfectionné la technique du passage à travers la calotte de glace qui se fissure puis se recolle selon des lois qu'ils définirent patiemment. En 1937, le professeur Zoubov établit des diagrammes du mouvement des glaces trois mois à l'avance. Prophète ? Nullement. Je vois d'après une carte de pilotage de l'Arctique russe qu'un convoi parti le 29 mars dernier de Vladivostok à destination de la Baltique a traversé les chenaux ou contourné les champs de glace aux dates prévues par les « contrôleurs » de la voie du Nord, calculant la dislocation ou l'assaut de la banquise avec une sûreté étonnante.

Aujourd'hui quatorze ports polaires s'alignent de la mer Blanche au détroit de Béring. Vers eux converge le trafic sans cesse croissant des flottes fluviales, assurant un service de plus en plus régulier et élargi.

LA ROUTE POLAIRE RACCOURCIT LE MONDE

Le rêve de Pierre le Grand en créant Pétersbourg était d'ouvrir à son pays de larges fenêtres sur la mer libre. Il s'irritait de ne pouvoir respirer, disait-il, qu'avec la permission des Turcs et des Anglais installés sur le Bosphore et à la sortie des Belts.

H. Djestagciesdtag, jeune Samoyède pilote de la Novaia-Zemlia.

La base soviétique de la baie Tikhaia dans l'archipel François-Joseph.

De solides remorqueurs halent les lourds convois le long de l'Iénisséi.

La leçon de la guerre russo-japonaise a marqué l'esprit des marins russes. Ils évoquent souvent le gigantesque voyage autour de la terre des escadres de Rojestvensky (le passage par le canal de Suez lui ayant été interdit), qui arrivèrent à bout de souffle à Tsoushima pour s'y faire écraser par la flotte de l'amiral Togo, sortant fraîche des ports nippons.

« Ce qui s'est produit en 1905 ne doit pas se renouveler, disent-ils. Nos navires doivent naviguer d'Europe en Asie, de Leningrad à Vladivostok, d'une face à l'autre de la terre sans quitter les eaux soviétiques. »

Guillaume II était fier du canal de Kiel permettant à ses cuirassés de passer de la Baltique à la mer du Nord à travers les terres allemandes. Les Russes ont fait mieux : pour éviter au fret un coûteux et long circuit de 2.840 milles autour de la péninsule scandinave, ils ont relié Leningrad à Arkhangelsk par les grands lacs Ladoga, Onéga, Vyg et 132 kilomètres de rivières, fleuves, canaux élargis, approfondis, creusés et même étagés derrière dix-neuf écluses (hautes de 9 mètres) à travers collines et vallées. Aujourd'hui de Leningrad à Arkhangelsk le canal des Deux-Mers, ou canal Staline, est ouvert au trafic. Bûcherons, mineurs, paysans de Karélie et de l'Olonets regardent glisser à travers champs des bateaux qui viennent de loin.

Ainsi un trou a été percé dans le fond de la Baltique, cette sorte de carafe dont le goulot, serré entre le Danemark et la Norvège, est tourné vers l'Angleterre. Une partie du trafic seulement s'écoule pour le moment vers l'U. R. S. S. Toutefois Bergen, Oslo, Copenhague surtout sont appelés dans le futur à perdre de leur importance au profit d'Helsinki, par exemple, port d'escale, de charbonnage et de mazoutage, puissamment outillé pour la réparation des navires au départ ou au retour d'un rude voyage à travers l'Arctique.

Si comme certains l'affirment la voie maritime du Nord est ouverte au trafic international pendant les cinq meilleurs mois de l'année à partir de 1952, le trafic maritime d'Occident à Extrême-Orient n'abandonnera-t-il pas, dans une certaine proportion, le circuit contournant longuement et coûteusement plus de la moitié du globe par Gibraltar, la Méditerranée, le canal de Suez, Aden, Ceylan, le détroit de Malacca, Singapour au profit de la plus courte route par le canal de Kiel, le canal Baltique-mer Blanche, l'océan sibérien, le détroit de Béring ? D'Anvers à Hong-Kong, du Havre à Shanghaï, de Nantes à Yokohama un cargo économiserait 3.800 milles, soit quelque douze jours de mer.

Quels seraient les frais réclamés par la « chaîne » des brise-glace tournant à travers l'océan sibérien ? Nul ne peut le dire. Sans doute ne seraient-ils pas inférieurs aux droits de transit de 39 piastres par tonneau pour les navires chargés que perçoit l'administration du canal de Suez. Mais le certain est qu'une route nouvelle est née, qu'un monde nouveau s'éveille sur les territoires qui bordent une « nouvelle mer intérieure ».

Edmond Tranin.

RENFORTS AMÉRICAINS EN ALLEMAGNE

La gendarmerie américaine, qui patrouillait jusqu'ici en jeeps sur les confins de la zone occidentale en Allemagne, vient d'être renforcée par l'une des neuf divisions blindées récemment réorganisées aux Etats-Unis. Le major-général I. D. White a passé cette division en revue sur l'ancien aérodrome d'essai des usines Messerschmidt, à Augsbourg. Elle est pourvue des nouveaux chars M. 26, de 46 tonnes, armés d'un canon de 75 millimètres servi par deux hommes, d'une portée de tir plus grande que le canon français de même calibre. Des chars légers M. 24, de 27 tonnes, complètent l'armement de l' « U. S. Constabulary division ». On voit ici les nouveaux chars M. 26, les chars légers M. 24, l'un des avions légers pour le transport des blessés, le matériel démonté d'un char M. 24.

Photographies A. P. et U. P.

COMMENT PARIS S'APPROVISIONNE EN VIANDE (*)

LES HALLES

LES PAVILLONS REDONNENT DES IMAGES D'ABONDANCE.

LE CONTROLE DU POIDS AU PAVILLON DE LA VIANDE.

UNE DES FIGURES SYMPATHIQUES DES HALLES DE PARIS, « COCO », VINGT-CINQ ANS DE MÉTIER.

UN incendie a récemment endommagé les Halles. « Si seulement, m'a-t-on dit en soupirant, il avait pu tout brûler ! » Simple boutade, bien entendu, assez révélatrice cependant d'un état d'esprit qui s'est développé à la faveur de la misère publique, avec laquelle contrastaient cruellement les fortunes édifiées pendant la pénurie, et parfois grâce à elle. Il faut se garder des jugements hâtifs et considérer la masse des commerçants réguliers. La prospérité de l'alimentation n'a été ni aussi constante ni aussi générale qu'on le croit. Proposition peu spectaculaire sans doute. S'il convient de la faire suivre du correctif que, relativement à la situation générale des Français, le nombre des indigents dans les professions considérées à été voisin de zéro, elle reste néanmoins vraie absolument. En ajoutant que certaines charges de mandataires aux Halles valent aujourd'hui la coquette somme de 30 millions de francs, on pensera que je m'obstine dans un curieux paradoxe et me fais l'avocat du diable.

Peut-être faut-il voir le problème de plus près. Entrons donc aux pavillons 3, 5 et 6. Les mandataires en viande y disposent dans chacun d'une moitié de la superficie du hall. Au total vingt-neuf postes, répartis entre cent charges défendant le donjon de la viande foraine. Eh bien, ce donjon est singulièrement investi : tout autour se tient l'armée des grossistes ou des commissionnaires.

Naguère les acheteurs, c'est-à-dire les bouchers détaillants et les restaurateurs, arrivaient par le dernier métro et faisaient la queue jusqu'à l'ouverture du marché, à 8 heures du matin. Les temps sont changés. Il n'est pas rare de voir 20 tonnes de bœuf mises en resserre à la fin du marché, que l'on prolonge souvent au delà de 13 heures.

Devant les crochets on entend débattre les prix, et c'est une nouveauté.

« Combien qu't'en veux ? » demande le client.

En général le vendeur réclame le prix plafond autorisé par la taxation.

« Allons, répond l'acheteur éventuel, enlève 30 francs (ou 20 francs)... »

En revanche on ne lésine pas sur le veau, bien que la pénurie, très grosse les mois derniers, s'atténue de plus en plus. On s'en empare, on se le dispute encore. Et les queues pour être moins fournies, moins pressées, commencent tout de même à 3 heures ou 4 heures du matin.

Sur le porc, point de hâte. Quelques chiffres le feront comprendre. En janvier 1947 Paris a dû se contenter de 26.000 porcs. En janvier 1948 on lui en a octroyé 53.000. En janvier dernier la vaillante troupe porcine s'est élevée à 105.000.

Je reviens au donjon investi. Pour tout dire, la concurrence est âpre. Mandataires et commissionnaires grossistes ont sur les marchés de province leurs représentants, tout comme les commissionnaires et chevillards de La Villette et de Vaugirard, avec lesquels ils sont en concurrence. Une concurrence à la hausse, cette fois, mais limitée par l'abondance du troupeau proposé à l'achat ainsi que par la considération d'une nécessité commerciale consistant à écouler les produits achetés ou pris en charge moyennant une commission soit forfaitaire, soit de 2 % ou 3 %. Au surplus, très souvent les clients, dans le cas de ventes par les intermédiaires, répartissent leurs envois entre plusieurs d'entre eux, comparent les résultats obtenus... et en tirent les conséquences. En sorte que si une charge de mandataire représente une belle chance de faire fortune, elle comporte aussi le risque — même avec un travail constant, une habileté commerciale certaine et des qualités professionnelles — d'un échec.

Comment se répartissent les ventes entre les pavillons et le périmètre ?

Avant la guerre les mandataires traitaient 85 % de la viande de boucherie arrivant aux Halles, laissant à peine 15 % aux grossistes du périmètre. Ceux-ci prenaient leur revanche sur le porc avec une proportion de 75 %. La guerre a quelque peu bouleversé ces données. Les commissionnaires du périmètre ont maintenu leurs positions sur le porc et gagné, autant qu'on en puisse juger (car les statistiques ne signifient exactement rien ici), sur la viande de boucherie, par suite des installations qu'ils ont pu faire pour la conservation des reports en frigo par exemple.

Cette viande foraine, celle qui provient de la

(*) Voir *France-Illustration* du 19 mars 1949.

TANDIS QUE LES PARISIENS DORMENT DES HOMMES TRAVAILLENT A LES APPROVISIONNER.

criée des abattoirs, ainsi que les viandes abattues à Paris ont une destination commune (exception faite toutefois pour les restaurateurs, qui constituent une forte partie prenante) : les bouchers et charcutiers détaillants. La région parisienne n'en compte pas moins de 10.000. Voici la viande rendue chez eux. Que vont-ils en faire ? Les données suivantes aident à le faire comprendre.

100 kilos de viande fournissent en moyenne : 10 kg. 240 de 1re catégorie 1er choix (filet, rumsteak, faux filet) ; 26 kg. 550 de 1re catégorie 2e choix ; 16 kg. 150 de 2e catégorie (braisé) ; 16 kg. 550 de pot-au-feu sans os. Au total : 69 kg. 490 de chair, auxquels s'ajoutent : 8 kg. 480 de suif ; 16 kg. 480 d'os ; 3 kg. 440 de déchets ; et 2 kg. 110 de pertes à la découpe, dessiccation, etc.

Là-dessus se greffent des calculs prouvant que si le prix de la viande à la production a subi une hausse exprimée par le coefficient 23 par rapport à 1938, le coefficient moyen de hausse à la vente ne s'établit qu'à 16,5, inférieur par conséquent au coefficient général d'augmentation des prix, qui serait à 20, ou peu s'en faut. C'est une démonstration qu'il ne m'appartient pas de faire. Une chose est certaine : le marché de la viande, après une série d'expériences plus ou moins désastreuses, est, selon l'expression, amorcé. Cependant une inquiétude se manifeste chez les professionnels de la viande, et il est impossible de ne point s'y arrêter, car elle a eu il y a peu de temps un motif sérieux de se cristalliser.

La situation favorable qui permet aujourd'hui de parler à nouveau de liberté ne date pas d'hier. Quand l'an dernier, en fin juillet, fut abandonnée la réglementation, on avait aussi tout lieu de croire que cette expérience serait couronnée de succès. A quoi assista-t-on ? Le bifteck monta sans désemparer, d'août à septembre, de 419 francs à 650 francs. Là-dessus on inculpa vingt-deux commissionnaires de La Villette.

On les accusait d'avoir, par coalition et grâce au monopole de fait dont ils jouissaient, « pesé sur les cours », supprimant les effets du libre jeu de l'offre et de la demande. Si l'on peut examiner sans passion cette affaire, on est surpris du nombre des erreurs commises à son propos.

Le « monopole » des commissionnaires de La Villette passe pendant la période considérée de 88 % selon l'accusation à 41 % selon la défense. Encore cela concerne-t-il uniquement la viande sur pied, et comme Paris se ravitaille en grande partie en bêtes abattues en province, sur lesquelles les commissionnaires de La Villette n'ont aucun contrôle, le « monopole » porte en définitive sur 13 % des envois totaux de viande. Dès lors les possibilités de manœuvres frauduleuses sur les prix se réduisent singulièrement.

Les prix ont monté en flèche cependant, et c'est là l'essentiel pour le consommateur. Qui donc en est responsable ? Mais les pouvoirs publics, sans aucun doute, qui, avec un minimum de prévoyance et d'information, pouvaient prévoir les conséquences d'un retour à la liberté, que trop de facteurs contraires et parfaitement connus compromettaient dès le départ. Les prix parisiens n'ont fait que répercuter la hausse intervenue tout d'abord en province, hausse qui s'explique, si elle ne se justifie pas moralement, par l'abondance des acquéreurs français et étrangers (outre les achats sarrois, non négligeables, les fuites à travers les frontières vers les pays voisins où la viande est plus chère qu'en France étaient également sensibles), par la hausse considérable des cuirs, par le peu de confiance des paysans envers la monnaie et enfin par les possibilités que la nature leur apportait à cette époque — durant laquelle le louis montait de 4.300 francs à 5.400 francs — de conserver leur capital cheptel : foin, betterave ; rien ne manquait.

L'accusation a fait état de lettres dans lesquelles les inculpés, indiquant la tendance à la baisse du marché de La Villette, invitent implicitement leurs clients à diminuer leurs envois. Ces lettres datées du 7 octobre reproduisaient exactement le prix probable à partir du 18 octobre... donné par le *Journal officiel* du 21 septembre !

LA PRÉPARATION DE LA VIANDE REQUIERT DE L'HABILETÉ ET UN LONG APPRENTISSAGE.

Mais on trouve bien d'autres sujets d'étonnement lorsque, par exemple, l'accusation, reprenant une phrase d'un commissionnaire : « Nous n'avons fait que niveler les prix Paris-province », en tire cette conclusion : « Pour niveler les prix il faut pouvoir agir sur ces prix, et c'est précisément cette action qui constitue le délit. »

En économie libre, ce qui était alors le cas du marché de la viande, les prix se nivellent d'eux-mêmes sur l'ensemble d'un territoire soumis à la même réglementation, et tant que le nivellement n'est pas fait la marchandise va là où elle est payée au cours le plus élevé, à moins qu'elle ne reste chez le producteur si les cours jugés rémunérateurs par lui ne sont pas atteints et s'il a la possibilité de la stocker.

Aussi bien, le métier de commissionnaire consiste à défendre les intérêts de ses mandants et les siens propres. Il s'exerce parfois aux dépens du consommateur, cela n'est pas douteux. C'est donc non pas le procès de certains commissionnaires qu'il fallait instruire, mais celui de tous les commissionnaires. Reste à savoir si un inconvénient, fort désagréable pour le consommateur, n'est pas compensé par une utilité réelle et dans quelle mesure on peut s'en passer. Il est dangereux de jouer avec une loi telle que celle de l'offre et de la demande, et les divers essais effectués pour la dominer ne sont guère concluants sur le plan technique ni appétissants sur le plan politique. Quoi qu'on en ait, ils supposent inévitablement un régime de contrainte dictatoriale. Si l'on n'y veut pas aboutir, où est la solution ? Le danger d'un bouleversement dans les circuits commerciaux normaux est certain. Le consommateur risque fort de n'y pas trouver son compte et de voir s'installer l'incohérence complète, celle-là même justement que mettent en lumière les différentes tentatives entreprises au début de l'année 1948 en matière de viande et que le ministère public rappelait en ces termes :

« Le 12 février 1948, achats prioritaires. Le 13 mai, les achats prioritaires disparaissent, mais on leur substitue une autre mesure ; on dit : « Attention, les cours seront calqués théoriquement sur les prix qui seraient appliqués dans le cas où nous procéderions à des achats prioritaires. » En juin, autorisation des expéditions. Le 12 juillet, suppression des expéditions et institution de commissions d'achat qui ont pour but de pousser à la baisse et qui sont arrivées, par suite de diverses manœuvres qui ne sont pas imputables aux commissionnaires, à un désamorçage du marché. »

« N'est-il pas temps, fait-on remarquer enfin, de supprimer les privilèges des « féodaux » de la viande ? Ils se concevaient jadis, du temps que les troupeaux devaient être acheminés à pied, sur de longs parcours. Mais aujourd'hui ?... »

Aux commissionnaires du marché de La Villette et aux bouchers en gros, certains proposent de substituer un office de la viande régnant sur de grands abattoirs régionaux ultra-modernes, nantis de frigorifiques susceptibles de stocker les viandes en période de pléthore et de conserver les morceaux dont l'écoulement est plus ou moins facile suivant la période de l'année. On pourrait ainsi régulariser les cours. Ceux-ci ne seraient soumis à la loi de l'offre et de la demande qu'entre certaines limites, l'inférieure étant déterminée compte tenu du juste prix à donner aux producteurs pour les encourager à maintenir leurs élevages, dont la rentabilité serait ainsi garantie, la limite supérieure étant fixée en fonction du pouvoir d'achat moyen du consommateur.

Il est probable que des réformes s'imposent. Je ne prétends pas avoir suffisamment approfondi une situation aussi complexe pour me reconnaître le droit de conclure à ce sujet dans un sens ou dans l'autre. Mais je remarque que les techniciens et les fonctionnaires qui ont une longue pratique des problèmes de la viande se montrent infiniment plus prudents que les réformistes dont les thèses, séduisantes et généreuses à priori, mises devant la réalité, aboutissent souvent à des désastres par la mauvaise estimation d'un élément de la question, par un excès de systématisation, par le jeu d'impondérables tels que ceux qui créent la confiance ou la détruisent. En sorte que le remède est souvent pire que le mal. On parle de féodalité. Cet office de la viande ne donnerait-il pas naissance à une féodalité d'un autre ordre ? La féodalité bureaucratique. On l'a vue au travail ces dernières années. Elle s'est révélée souvent pleine de bonne volonté, mais aussi d'incompétence, d'irresponsabilité, dispendieuse et tracassière. Elle a au total coûté fort cher, dans les meilleurs cas. Dans les pires elle a multiplié, par la vénalité et les petites combinaisons du favoritisme, les vices du régime qu'elle était destinée à corriger. D'où une méfiance grandissante pour ces aventures. « Que l'on restreigne la compétence des commissionnaires, qu'on les contraigne à rester exclusivement des commissionnaires, ce qu'ils n'ont pas toujours été, plusieurs d'entre eux étant également marchands et même producteurs, voilà, assurent les tenants du régime libéral, la véritable solution. Tout le reste est broderie de l'imagination, fumée dangereuse. Le marché de la viande est complexe. Son mécanisme est délicat et s'enraye vite. »

L'abondance en matière de viande au moins est à notre portée. Qu'on nous permette d'en profiter pendant quelque temps avant de tenter une de ces retentissantes expériences qui finissent rarement bien pour le consommateur et dont le producteur lui-même ne semble pas encore friand. Et que se calme enfin l'intrépidité brouillonne des bureaux !

RENÉ TANGUY.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).

LES VEAUX ONT UNE GROSSE CLIENTÈLE.

LE RÉMOULEUR EST L'AUXILIAIRE INDISPENSABLE.

LA DÉCORATION DES RESTAURANTS PRÈS DES ABATTOIRS S'INSPIRE D'UN HUMOUR « COULEUR LOCALE ».

« Sarah Bernhardt », par P. Parrot.

« Jeune actrice », vue par Gustave Doré.

Après une partie de pêche Sarah Bernhardt rentre avec des amis et des membres de sa famille dans sa villa de Sainte-Adresse (1882).

PORTRAIT DE LA GRANDE ACTRICE PAR CLAIRIN.

SARAH BERNHARDT PEINTRE, PAR A. BESNARD.

SARAH BERNHARDT

MESSAGÈRE DE LA PENSÉE FRANÇAISE

par LYSIANE BERNHARDT

COIFFEUR à la cour d'Angleterre, perruquier des artistes et personnalité de Londres, Willie Clarkson était un ami de ma grand-mère Sarah Bernhardt.

Après la mort de la tragédienne (le 26 mars 1923) il remit à mon père un gros album noir où il avait patiemment recueilli, classé, collé les quelque mille articles et photos parus dans la presse britannique ; tribut d'admiration envers une grande artiste qui, presque chaque année, portait au Royaume-Uni le prestige de l'art français ; articles nécrologiques empreints d'une si grande tristesse que l'on pouvait croire que l'Angleterre avait perdu une de ses filles.

C'est en 1879 que Sarah Bernhardt, quittant la Comédie-Française pour la seconde fois — à la suite d'une dispute avec l'administrateur Perrin — prend contact avec le public londonien. Sarah est aussitôt chérie des Anglais : vivante, ils lui restent fidèles ; morte, ils la glorifient. Sarah leur rend leur affection ; elle les estime pour leur courtoisie, l'inaltérabilité de leur constance ; elle aime les magasins de Londres, dont elle rapporte tant d'objets inutiles et charmants, les hôtels, dont elle critique pourtant les menus « affreux » et les petits pois « meurtriers », Hyde Park, où elle n'a guère le temps de se promener. Elle ignore l'anglais — l'ignorera toujours — et les quelques phrases rationnelles qu'elle emploie : *I will come again... You are very charming...* sont dites avec un accent drolatique.

CARICATURE DE GRIM LORS DE LA FUITE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

La célèbre affiche du peintre Mucha pour annoncer « Lorenzaccio ».

Lorsque Edouard VII, alors prince de Galles, vient à Paris, il ne manque pas d'aller voir la tragédienne dans sa loge. Elle s'est liée de bonne amitié avec le grand Henry Irving, sir Herbert Tree, Ellen Terry, Patrick Campbell ; Maurice Baring, sir George Arthur écrivent sur elle d'intéressantes biographies.

Sarah Bernhardt se rend encore en Grande-Bretagne après la guerre mondiale. Vêtue de bleu horizon, elle interprète au Coliseum de Londres le rôle d'un soldat français mourant au champ d'honneur. C'est là sa dernière visite...

En avril 1923 sir Bancroft, sir Aston Webb, sir Edward Elgar, sir Arthur Pinero, au nom de la musique, de l'art dramatique, invitent ceux qui ont vu et admiré Sarah Bernhardt en Angleterre à assister à la messe de *Requiem* célébrée en la cathédrale de Westminster « pour payer un suprême tribut à la grande artiste et à sa gloire impérissable ». Le 10 avril l'église de style byzantin se remplit d'une foule en deuil, respectueuse et émue. Le roi est représenté par l'Honorable Henry Stonor, la reine par le major Edward Seymour. Le célèbre acteur sir Gérard du Maurier organise la cérémonie, et lady Violet Tree demande que, selon la volonté de la défunte, de simples bouquets remplacent les couronnes mortuaires : camélias de Marguerite Gautier, violettes de Parme du duc de Reichstadt, lys de la princesse Lointaine recouvrent le catafalque. L'assistance prie dans la belle cathédrale. Elle sait que « the divine Sarah » ne dira jamais plus à ses amis anglais : *I will come again...*

Le prestige de Sarah Bernhardt à l'étranger était immense ; les imprésarios la « retenaient », si j'ose dire, longtemps à l'avance, étant assurés avec elle de consolider leur position et de faire recette. De 1879 à 1923 — de trente-cinq ans à soixante-dix-neuf ans — Sarah voyagea sur tous les continents, hormis l'Asie et les Indes. Aimait-elle ces voyages, souvent fatigants ? Oui... Paris, c'était pour elle la maison familiale où l'on revient en vacances. Drôles de vacances, du reste, avec des journées de labeur qui se bousculaient jusqu'à 4 heures du matin. Au théâtre Sarah-Bernhardt elle était chez elle ; elle y dînait entre deux représentations, embrassait ses enfants, recevait ses amis. Mais son théâtre, elle l'amenait aussi dans sa propre maison : lectures des manuscrits, répétitions, élaboration des costumes, des décors...

Cette cigale à la voix d'or ignorait le mot économie... Une grande artiste a de grands projets, de grands désirs, de grandes espérances, de grandes dépenses. Les pièces du théâtre Sarah-Bernhardt coûtaient cher à monter, et les plus belles recettes ne compensaient pas toujours les dépenses. Quand l'argent venait à manquer à la maison, ma grand-mère nous déclarait d'un ton presque timide, ses yeux clairs regardant au loin, très loin — sans doute était-elle déjà partie : « Mes enfants, si j'allais faire une petite tournée ? »

Alors commençait une ère d'agitation, une fièvre du départ que tous ceux qui restaient subissaient malgré eux. Cinquante malles étaient hissées des entrailles de la cave ; Emile, le majordome (heureuse époque !), descendait et montait les étages de l'hôtel du boulevard Pereire, les cheveux hirsutes et le visage épanoui ; il m'agaçait un peu, car, malgré le surcroît de travail que ne pouvait manquer de lui donner la préparation d'une tournée théâtrale, je soupçonne ce brave homme de n'avoir éprouvé aucune considération pour la vie de famille de « madame Sarah ». En dehors de mon père, Maurice Bernhardt, qui lui imposait, il me considérait comme faisant partie des chiots, des chats, des tortues, des perroquets de la maison, qu'il soignait d'ailleurs avec un dévouement extrême.

Après un désordre indescriptible qui durait trois semaines et où les plus solides traditions étaient négligées (Lysiane-va-te-coucher... Lysiane-couvre-toi... Lysiane-mâche-ta-viande... Lysiane-viens-m'embrasser...), le jour des adieux arrivait et ma grand-mère en éprouvait chaque fois une douloureuse anxiété. Elle jurait alors de ne plus nous quitter et traitait son imprésario d' « imbécile » et de « tyran », pour lui dire d'ailleurs cinq minutes plus tard : « Partons ! Mais partons donc, ami chéri, nous allons rater le train. »

Ainsi abandonné de sa fée, l'hôtel du boulevard Pereire ne ressemblait plus du tout à une maison de vacances, mais à une demeure quelconque désertée après un cyclone et où ne restaient que des domestiques fourbus et renfrognés, trois ou quatre chiens de mauvaise humeur et une enfant qui pleurait...

Il y avait aussi les grandes tournées.

Les pays lointains qui réclamaient Sarah Bernhardt l'attendaient, l'acclamaient. La majorité de leur public ignorait notre langue, mais les spectateurs étaient captivés, ensorcelés par la « reine de l'attitude et princesse du geste », par la haute personnalité de Sarah, par sa voix d'or et la musique des vers raciniens.

Sarah Bernhardt découvrit l'Amérique en 1880.

Peut-être serait-il plus juste d'écrire que l'Amérique découvrit alors Sarah Bernhardt.

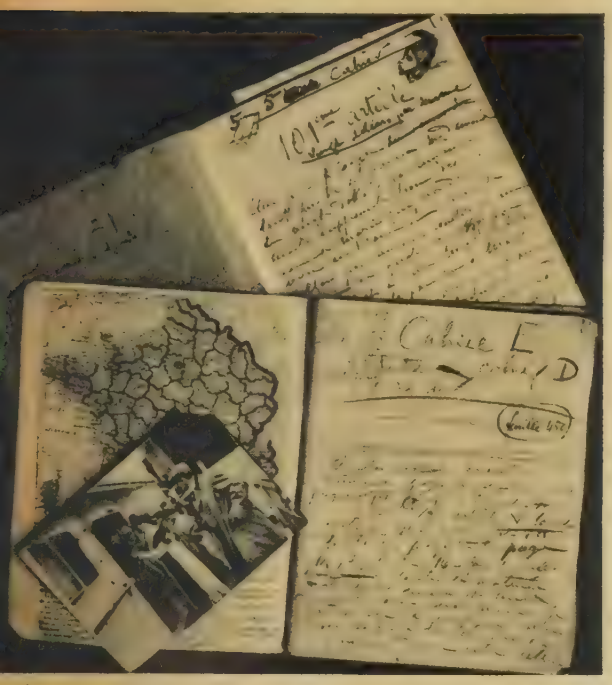
Elle avait trente-six ans. Envers cette étrangère, précédée d'une grande publicité à défaut encore de renommée, les Américains montrèrent d'abord une curiosité courtoise, et pourtant dès l'arrivée de la tragédienne dans la baie de l'Hudson ils dépêchèrent vers le navire qui l'amenait une escorte de canots fleuris, pavoisés aux couleurs françaises. Car Sarah Bernhardt, partout où elle se rendit, eut ce pouvoir magique de faire éclater des *Marseillaises* et jaillir des drapeaux tricolores.

En cette année de 1880, après la dernière représentation à New-York, les admirateurs se ruèrent vers la sortie des artistes, des manchettes et des bouts de papier furent tendus pour des autographes, tandis que les policiers écartaient la foule, qui, lasse de crier *Hurrah ! Bernhardt !*, criait simplement *Hurrah for France !*

Sarah retourna quatorze fois aux Etats-Unis, et lors de sa dernière tournée, en 1916, les Américains continuaient à l'appeler « the Bernhardt ». J'étais avec elle. Depuis l'amputation de sa jambe droite elle se faisait porter sur scène et à la ville dans sa petite chaise pliante ; elle ne jouait qu'un acte, et toujours en français ; elle avait alors soixante-douze ans... Et pourtant, comme en 1880, les fervents l'attendaient à la sortie de la représentation, les

A bord du « Private Car Coronette », pendant la tournée de 1901

La grande tragédienne met le pied sur la terre américaine (1880).



Les cahiers d'écolier sur lesquels Sarah conservait les brouillons des articles de presse.

Sarah Bernhardt après son amputation apparaissait sur scène dans sa chaise pliante.

Quelques objets et souvenirs précieux qui ont appartenu a notre grande tragédienne.

stylographes — ayant remplacé les crayons — se dévissaient pour une signature et les policiers faisaient doucement reculer la foule.

Quand, voyageant en train privé, nous arrivions à l'aube dans une petite ville du Wisconsin ou du Missouri, *la Marseillaise* tonnait sous les fenêtres du wagon ; aussi ma grand-mère devait-elle, avec beaucoup de gentillesse, prier les aimables municipalités de la laisser dormir.

« J'aime l'Amérique comme on aime une amie d'enfance, me disait-elle. Une amie que l'on retrouve dans le bonheur comme dans le malheur... La France et les Etats-Unis doivent se tendre la main par-dessus l'océan... C'est beaucoup de leur amitié que dépend le bonheur du monde. »

De cette dernière tournée nous revînmes en 1918, retardées par une grippe, dite « espagnole », que j'avais contractée au moment où ma grand-mère et sa troupe s'apprêtaient à quitter New-York. Si bien que nous n'embarquâmes que le 2 novembre 1918.

Depuis trois jours Sarah se rongeait d'impatience et d'inquiétude, guettant au Savoy Hotel la feuille de température d'une sotte petite-fille ; aussi déclarait-elle, dans sa joie de revenir enfin en France, que sur ce paquebot, pourtant peu luxueux (c'était le *S. S. Espagne*), tout lui paraissait « admirable » : les cabines, le salon, les deux marins chargés de sa personne en cas de facéties « vontirpitziennes », et même la tête du commandant, qui était toujours pour ma grand-mère d'une importance divinatoire.

Les huit jours de traversée se passèrent sans incident, la seule distraction à bord étant un jeu de marelle et, hors bord, l'attente d'un périscope. Sarah Bernhardt, alors amputée, ne voulait pour rien au monde que l'on s'occupât d'elle et déclarait qu'elle à bord du paquebot « il n'arriverait aucune mésaventure »... Donc pendant huit jours rien que le journal *Océan*, qui ne relatait aucun communiqué militaire, rien que des parties de domino, rien que cette joie chaude de revoir la France, et que connaissent bien tous ceux qui sont amoureux d'elle.

Le neuvième jour, au petit matin, nous aperçûmes la côte girondine, grise et effacée comme une méchante esquisse ; quelques heures plus tard nous faisions dans l'estuaire une entrée sans grâce et sans honneurs, tirés en laisse par un bateau-pilote crachotant. Appuyée au bastingage à côté de ma grand-mère étendue, je regardais défiler les coteaux français. (Pourquoi sont-ils plus émouvants que les autres coteaux ?...) Puis le bras du fleuve s'amincit et je remarquai des groupes de curieux qui gesticulaient et criaient en notre direction. Bien que le cœur du bateau ne palpitât plus, je ne pouvais comprendre leurs paroles : « Ils nous disent simplement bonjour », fit impatiemment ma grand-mère lorsque je lui demandai la raison de cette rumeur confuse. Bientôt nous arrivâmes à Bordeaux. La clameur se fit plus violente ; des gens massés comme des pions sur le quai de la Douane scandaient un seul mot, à la manière des étudiants qui chahutent...

« Qu'est-ce qu'ils ont ? Quelle date sommes-nous ? demanda Bernhardt, énervée.

— 11 novembre.

— Oh ! hurla un grand Américain en courant de bâbord à tribord, ça y est ! C'est fini ! C'est fini !

— Qu'est-ce qui est fini ? » cria ma grand-mère, exaspérée.

Mais avant que le bateau vînt se ranger contre le quai nous avions saisi le sens éblouissant du mot que les Girondins nous jetaient au visage comme un rire joyeux...

« Armistice ! Armistice ! »

« C'est la première fois que je pleure en revoyant la France, fit Sarah Bernhardt en larmes. Dire que nous aurions pu rater cette arrivée à cause de ta grippe... Où est le commandant que je l'embrasse ? »

Sarah n'eut jamais beaucoup d'affinités avec les Allemands, qu'elle admirait pourtant pour leur amour de l'art et de la science, leur courage dans le labeur : « Ce grand peuple odieux », disait-elle d'eux.

Un imprésario prussien étant venu la trouver en 1882 pour organiser une tournée théâtrale en Allemagne, Sarah Bernhardt refusa poliment...

« Si c'est une question d'argent, fit l'imprésario à bout d'argument, fixez vous-même le prix, madame. »

Et Sarah, se souvenant de la dette exigée par les Allemands en 1870, répondit avec un sourire :

« Alors, monsieur, 5 milliards. »

... Elle ne se rendit en Allemagne qu'en 1907, envoyée par le gouvernement français.

Sarah aimait la Belgique, « une petite France trop haut... » La Hollande, dont sa mère était originaire. Les pays scandinaves, « beaux, froids et astiqués... » La Suisse, « une série de charmants décors pour gens auxquels il n'arrive rien... » Elle éprouvait pour l'Espagne une admiration un peu craintive, et pour l'Italie une tendresse infinie, « le pays des larmes-aux-yeux... » Elle m'avait décrit sa réception à la cour de Russie, la beauté de la tsarine, l'enthousiasme du peuple russe, qui traîna dans les rues la troïka de la tragédienne après avoir manifesté la veille des sentiments hostiles à son égard...

... Et le 26 mars 1923, à 8 heures du soir, Sarah Bernhardt partit pour le plus grand voyage. Celui dont on ne revient pas.

CHANDRA MAHEL, LE « PALAIS DE LA LUNE », DANS LEQUEL SE DÉROULENT, TOUS LES ANS, A NAWANAGAR LES FASTUEUSES CÉRÉMONIES DU DURBAR.

CHEZ LE JAM SAHEB DE NAWANAGAR

Impressions recueillies par ROBERT CHRISTOPHE

SON Altesse le Jam Saheb de Nawanagar, maharajah de Jamnagar, est un prince aux idées modernes. Voulant construire un aérodrome, il a fait appel à deux ingénieurs français qui ont vécu six mois dans son palais des *Mille et une Nuits*. L'un d'eux, M. François Mégnin, a bien voulu nous confier quelques-unes des impressions qu'il rapporte de son séjour.

« Notre arrivée fait sensation, note M. François Mégnin dans son journal de bord. Notre appareil est le premier avion français qui se pose à Jamnagar. Nous sommes accueillis par le colonel Clark, qui nous offre immédiatement un thé magnifique. Au « Palais des Invités » on donne à chacun de nous un appartement de quatre pièces, avec maîtres d'hôtel, valets, boys espiègles. A 20 heures, S. A. le Jam Saheb nous reçoit pour un « drink ». Le puissant maharajah, qui semble enthousiasmé par nos projets, nous invite à visiter la ville dans une somptueuse Lancaster, qu'il pilote lui-même, le turban sur la tête et l'émeraude au doigt, et nous filons par les rues grouillantes, où le souverain est acclamé avec une force voisine de la rage. Quelle incroyable popularité ! Nous rentrons au palais, Son Altesse nous invite à passer à table et préside le repas. On parle chevaux, cricket, aviation, chasses ; aucune allusion à nos prochains travaux, c'est la règle. Et le prince déclare : « En » hindoustani il n'y a qu'un mot pour désigner hier, aujourd'hui et demain. » Je comprends la leçon : dans ce pays de soleil et de rêve, le temps n'a pas d'importance, la durée ne compte pas. »

S. A. le Jam Saheb de Nawanagar, Raj Pramouck, de la Confédération de Sourashtra, règne sur les quatre cents rajahs de la presqu'île de Kathiavar, située à l'ouest des Indes et grande comme le tiers de la France. Le grand port de Bombay se trouve à 400 kilomètres au sud, et Delhi, capitale politique de l'immense empire, à 800 kilomètres au nord-est de Jamnagar, capitale des États du fastueux maharajah.

Jam Saheb est un *radjpout* appartenant à une famille guerrière qui descend des premiers rois indiens. A la cinquantaine il conserve sa forme physique en jouant au tennis tous les soirs, et il entretient à cet effet deux champions internationaux qui logent au palais. Ex-cadet de Sandhurst et ancien major général de l'armée britannique, le maharajah est un souverain progressiste : il construit des voies ferrées, des barrages, des hôpitaux, des usines de produits pharmaceutiques et veut développer l'aviation de son royaume. Sauf pour le tennis, il ne s'habille jamais à l'européenne. Il porte un pantalon de soie blanche, des escarpins de cuir vernis, une longue redingote en broché or et couleur, avec boutons de pierres précieuses ou de diamants. Tête nue dans le palais, il coiffe lorsqu'il sort un turban qui mesure 17 mètres de long et dont l'enroulement dure cinq minutes.

Les sorties se font en auto ou en carrosse. Jam Saheb possède soixante-dix automobiles et douze carrosses. Des plaques d'argent massif gainent la surface totale des carrosses : on attelle ceux-ci à six chevaux, et l'usage veut qu'ils ne se promènent pas sans l'escorte habituelle de lanciers aux dolmans rouges à brandebourgs noirs, boutons dorés, turbans dorés, lance au poing, un peloton devant le carrosse, un peloton derrière.

Chose curieuse, le peuple laborieux, qui se nourrit de deux poignées de cacahuètes par jour, ne s'irrite pas de la richesse de son prince. Car le maharajah est un dieu, « notre chef naturel » investi par Brahma.

SON ALTESSE LE JAM SAHEB DE NAWANAGAR, RAJ PRAMOUCK.

La garde veille à la porte du palais : quarante cavaliers, roides sur leurs montures et la lance dressée, sont toujours de service. A l'intérieur, quatre cents domestiques : chambellans, maîtres d'hôtel, valets, boys.

Moderne de principes, Son Altesse n'a qu'une épouse. Elevée à l'anglaise, princesse de sang royal, cette nièce d'un autre maharajah est sortie du *purdha* en 1938. Jusqu'alors elle vivait cloîtrée et ne sortait que voilée. Elle ne vêt que le sari, on ne la voit jamais en européenne. Agé de neuf ans, le prince héritier n'embrasse jamais son père en public : il se prosterne à ses pieds, touche des deux mains le bas du pantalon paternel, en baise la soie, puis se relève ; et le maharajah lui donne une petite tape sur l'épaule.

Un soir, le maharajah invita son ingénieur à venir chasser la panthère. Après 40 kilomètres en voiture, les chasseurs traversèrent à pied un petit chemin tracé dans la jungle. Ils marchaient en silence pour ne pas donner l'éveil aux fauves, et, derrière eux, un valet muni d'un balai de soie enlevait les traces de pas sur le sol. Les voici dans une clairière. Au milieu se dresse une tour en ciment ; deux projecteurs, allumés nuit et jour (afin que les panthères s'habituent à cette lumière), éclairent une petite chèvre attachée au milieu du terre-plein. Les explorateurs pénètrent dans la tour et ferment la porte. Soudain, à la limite de la clairière, là où les projecteurs cessent d'éclairer, deux points brillent dans la nuit. Les yeux de la panthère... L'animal avance lentement. Terrorisée, la chèvre ne pousse aucun cri ; raidie sur ses pattes, elle tire la corde qui la retient au poteau. La minute est tragique. La panthère arrive auprès de sa victime. Les chasseurs vont-ils tirer ? Non, ce serait antisportif ; ils feront cela plus tard, et d'un arbre, en plein danger. En attendant ils contemplent le fauve qui tourne autour de la chèvre, joue avec sa frayeur, puis l'abat d'un coup de patte et l'égorge, boit le sang, se relève, s'étire, grogne de plaisir et regarde alentour. La panthère mange le foie. Elle appelle ses petits, qui arrivent en gambadant, se bousculant, criaillant. A leur tour, le festin ! Mais ils sont trop gourmands, ils avalent des poils, éternuent, toussent, crachent, et la mère dépouille la fourrure pour mettre la chair à nu. Quand les petits sont repus, tous trois s'en vont, le mâle arrive enfin et c'est le grand carnage : de la chèvre il ne reste plus rien. Alourdie par cette ripaille, la famille panthère sera plus facile à abattre. Les chasseurs épargneront la femelle, mais son compagnon sera tué du haut d'un arbre...

La presse se rédige en anglais ; qu'importe au peuple, il ne sait pas lire ! Mais il sait entendre, et le cinéma indien est florissant. Rien n'est rapide en pays de soleil accablant ; tout y marche à pas si lent que notre ingénieur, voulant construire l'aérodrome pour lequel il était venu aux Indes, ne put embaucher que des « intouchables » qui travaillaient assis sur leurs cuisses, préféraient leurs mains aux outils métalliques et s'endormaient sur le chantier. Il est vrai que la chaleur amollit le corps, que les Hindous s'emmitouflent par 15 et 16 degrés centigrades et qu'aux durs travaux de la civilisation ils préfèrent chanter l'aventure de l'animal fabuleux qui, crachant sa bile au pied de la montagne, vit celle-ci devenir l'émeraude qui pare le turban du maharajah..

UN PALAIS D'ARCHITECTURE COMPOSITE DU JAM SAHEB DE NAWANAGAR.
LE SOLARIUM TOURNANT CONSTRUIT PAR DES FRANÇAIS, A NAWANAGAR

Les chantiers fluviaux de Strasbourg comptent parmi les plus vastes et les plus modernes d'Europe. Ils sont situés en bordure du Rhin.

STRASBOURG
CONSTRUIT UN BATEAU PAR JOUR

Trois cents invités ont assisté, au milieu d'un grand faste, au lancement à Strasbourg d'un chaland qui s'en fut « rejoindre son élément », fort civilement, après qu'il eut été honoré de l'éclat des trompettes. M. Villard, président du renouvellement du parc fluvial, dans un discours plein de substance, n'a pas manqué de relever l'antithèse entre la solennité de la cérémonie et la modestie apparente de son objet. Une telle magnificence n'est-elle pas réservée à la mise à l'eau des puissantes unités ?

En réalité, les Forges de Strasbourg n'ont pas seulement satisfait au légitime orgueil d'avoir, les premières, entrepris un mode de construction nouveau en France ; elles ont aussi rappelé l'attention sur les problèmes des transports par eau en général : sur le plus urgent, la reconstitution de notre flotte fluviale ; sur la navigation rhénane, à laquelle est liée la prospérité de Strasbourg, quatrième port maritime français et deuxième port fluvial ; sur les perspectives nationales enfin, aujourd'hui ouvertes par le déclin de l'activité allemande sur le Rhin et par la liaison prochaine mer du Nord-mer Noire.

L'intérêt de la voie d'eau est considérable. M. Jules Moch l'a heureusement défini : « C'est le moyen de transport le plus économique pour nombre de marchandises en vrac, liquides ou solides. Il permet d'économiser au maximum la main-d'œuvre par tonne kilométrique et se prête aux gros trafics réguliers ainsi qu'au dégagement massif des grands ports qui pose à la voie ferrée des problèmes d'évacuation d'autant plus difficiles à résoudre qu'augmente le port en lourd des navires. »

De fait, en 1938, sur les 9.600 kilomètres de fleuves, rivières, étangs navigables et canaux français, 45 millions de tonnes furent transportées, représentant 34 % du tonnage acheminé par chemin de fer. Aux Etats-Unis la navigation intérieure assure un trafic de plus de 100 millions de tonnes par an, venant à parité avec le rail.

L'importance de la voie d'eau dans les pays les plus industrialisés est donc indiscutable. Mais l'exploitation suppose des bateaux suffisants en nombre et en qualité. Où en est la France à cet égard ?

Le premier chaland français a éléments préfabriqués a été lancé.

Avant la guerre nous possédions 11.600 bateaux, dont 8.700 tractés, et 2.900 automoteurs, d'un port total en lourd de 3.700.000 tonnes. Cette flotte comprenait plusieurs milliers de bateaux en bois inaptes au transport de certaines marchandises et à la fréquentation de certaines voies. La proportion des automoteurs était faible comparativement aux principaux pays fluviaux, Hollande, Belgique, Allemagne, Etats-Unis, Russie. La guerre a détruit plus de 2.000 bateaux, soit 20 % du parc actif, et en a détérioré près de 5.000. Les

réparations des bâtiments récupérables sont pratiquement terminées. Par contre la construction de bateaux neufs, amorcée il y a moins de deux ans, ne donnera son plein effet qu'en 1950.

La reconstitution du parc ne peut se borner au remplacement des unités détruites. Elle doit être complétée par un sérieux effort de modernisation de la flotte, c'est-à-dire par la substitution progressive aux 3.000 bateaux en bois, déjà vieux en 1939, de bateaux modernes.

Il n'est pas surprenant de rencontrer ici une part d'incompréhension chez les usagers. Elle repose sur des habitudes anciennes, sur des avantages propres aux fabrications traditionnelles et s'apparente à l'opposition, que l'on connut autrefois sur la mer, des tenants de la marine en bois. En bref, nombre d'artisans mariniers considèrent avec méfiance les nouveaux bateaux en fer, dont ils craignent qu'ils ne deviennent des « nids à rouille », les protégeant mal de la chaleur en été, du froid en hiver. Ces reproches de praticiens qui possèdent la moitié du parc national ne doivent pas être pris à la légère. Mais, outre que l'on remédie aux inconvénients signalés, les avantages de la construction moderne sont décisifs, notamment au point de vue du prix de revient.

L'initiative des Forges de Strasbourg est particulièrement heureuse. Profitant d'une modernisation de leur matériel, commencée pendant la guerre par les Allemands, elles ont mis au point la fabrication en série de chalands qui vont bientôt sortir à la cadence d'un par jour. Sous la direction technique de l'ingénieur remarquable qu'est M. Réville, bénéficiant de cadres et d'une main-d'œuvre de haute conscience, cette entreprise prend un rôle déterminant dans le relèvement de l'outil fluvial. Elle ne l'a pas assumé sans prudence. M. Millet, président de la Société des chantiers et ateliers du Rhin, associée aux Forges de Strasbourg pour l'exécution des commandes, l'a souligné.

« Nous avons résisté, a-t-il dit, contre le gigantisme, car nous savions qu'après la reconstruction de la flotte de navigation intérieure les moyens à la fois simplistes et trop grands qu'on voulait mettre en action deviendraient plus importants qu'il ne le faudrait pour la vie rationnelle et permanente du temps de paix, qui est difficile pour la navigation comme pour les chantiers fluviaux, et que, dès lors, il fallait faire du provisoire et de l'exceptionnel de la façon la plus moderne, mais la plus économique possible, pour retomber ensuite à des proportions raisonnables et saines. »

Strasbourg a eu le privilège de signer en août 1947 un marché de 600 bateaux, qui représentait la moitié des commandes passées en France. Les Forges en fabriquent 450, la S. C. A. R., 150. Les chalands sont construits en cinq tronçons distincts pourvus de tous leurs aménagements intérieurs. Amenés par wagons jusqu'au chantier de lancement, ils y sont assemblés à la soudure électrique. L'assemblage et la mise à l'eau de 300 chalands, préfabriqués dans les ateliers des Forges, seront assurés par la S. C. A. R. Malgré l'extrême simplification de ce schéma, on devine l'effort qu'il a fallu accomplir pour aboutir au résultat voulu. Aucun autre chantier français n'eût d'ailleurs été à même de concurrencer Strasbourg sur le plan des moyens techniques, grâce spécialement au laminoir mécanisé que possèdent les Forges.

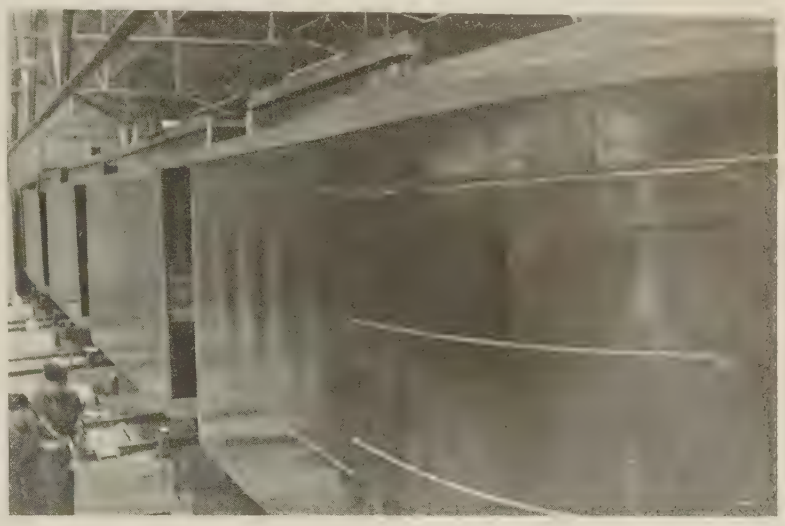
Un tel succès est-il sans lendemain ? M. Villard pense que la chaîne de fabrication strasbourgeoise pourra trouver, après la reconstitution de notre flotte métropolitaine, les débouchés nécessaires. Le remplacement des péniches en bois, souhaité par les techniciens, en est un. L'équipement de l'Union française, où des milliers de bateaux sont requis, en est un autre, très large. Une tâche immense est proposée aux chantiers qui auront su réduire leur prix de revient tout en donnant à leurs unités les caractéristiques leur faisant affronter avec succès une âpre concurrence étrangère.

Le choix de Strasbourg pour cette commande massive ne laisse pas d'autre part d'avoir une signification symbolique. Les ambitions de notre second port fluvial sont grandes, à la mesure de son ardeur au travail, de ses qualités d'entreprise et de ténacité. Jusqu'à la fin du siècle dernier son trafic fluvial se borne à quelques dizaines de milliers de tonnes par an. Si soucieux qu'ils eussent été, de 1870 à 1914, de s'attacher l'Alsace, les Allemands n'ont guère favorisé le port de Strasbourg, dans lequel ils voyaient un rival. Jusqu'à la guerre de 1914-1918 le trafic se cantonne à 1 million de tonnes. Le retour à la mère patrie change complètement la situation. Le port autonome est fondé, avec l'appui de l'Etat, l'hinterland de Strasbourg, limité jadis au territoire pris par l'Allemagne, s'étend désormais sur quinze départements. Le trafic augmente et atteint 7 millions de tonnes. La dernière guerre arrêta net cette prospérité. Notre flotte rhénane, qui comprenait 330 grosses unités en 1939, était tombée à 50 en octobre 1945. Aujourd'hui, gérée par la communauté de navigation franco-rhénane, à participation d'Etat, elle est à même de reprendre toute son importance avant peu. C'est ainsi qu'elle a transporté l'an dernier plus de 4 millions de tonnes, en dépit des difficultés suscitées par le régime international du fleuve, notamment en matière de devises, qui tendent, paradoxalement, à favoriser le relèvement de la flotte allemande du Rhin.

Celle-ci, puissamment organisée avant guerre, formant d'énormes « Konzernen » épaulés sur l'exportation des charbons de la Ruhr, dont le total s'élevait à 30 millions de tonnes par an, disposait sur le Rhin d'une véritable hégémonie dont tous les riverains ont eu à souffrir. Son parc de 3 millions de tonnes de port en lourd n'était pas, dit-on, exclusivement réservé à des fins commerciales. Strasbourg voudrait qu'on le limitât à 1 million de tonnes, suffisantes pour satisfaire à tous ses besoins. Cette question n'a pas encore été résolue, non plus que celle de Kehl, qui, complètement abandonné par les Allemands, constitue avec le port de Strasbourg un complexe économique et administratif. La décartellisation et la limitation de la flotte allemande, dont les attaches avec l'industrie lourde étaient évidentes, posent un problème international délicat, tout comme Kehl. Mais il n'est pas douteux que la France, dont les dommages de guerre sont énormes, n'ait des droits sérieux à faire valoir. Strasbourg est « le point d'appui de la navigation rhénane française, qui est elle-même une des formes de l'expansion économique et politique de la France dans les pays qui bordent sa frontière du nord-est : Allemagne, Belgique, Hollande et Suisse ». Doté d'un équipement moderne, écluses électriques, grues à volées variables, portiques garnis de cribleurs et de classeurs répartissant les charbons suivant leur calibre entre plusieurs wagons chargés simultanément, transbordeurs de potasse et de minerais, élévateurs pneumatiques ou mécaniques, monte-charge, etc., le port de Strasbourg peut espérer légitimement avoir sa part des quelque 90 millions de tonnes de marchandises qui circulent sur le Rhin chaque année. On envisage au reste de développer ses installations afin d'autoriser un trafic annuel de 8 millions à 10 millions de tonnes.

LE CONSUL DE BELGIQUE S'INTÉRESSE AU BATEAU DONT IL VISITERA LES AMÉNAGEMENTS. SON PAYS EST SPÉCIALISTE EN LA MATIÈRE.

LE TRANSPORT SUR WAGONS DES ÉLÉMENTS PRÉFABRIQUÉS A POSÉ DE SÉRIEUX PROBLÈMES AUX TECHNICIENS DES CHEMINS DE FER.



LES CINQ TRONÇONS DU FUTUR CHALAND VONT ÊTRE SOUDÉS SUR LE CHANTIER.

« C'est maintenant, assure-t-on à Strasbourg, que les positions définitives se prennent ou vont se prendre, que les cartels allemands qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont dominé le fleuve vont s'effriter ou, au contraire, se reconstituer sous une forme plus ou moins camouflée. Depuis le début du XIX[e] siècle les puissances de l'Europe centrale, l'Allemagne en tête, ont travaillé à la réalisation d'un grand réseau de voies navigables. La voie de rocade du Mittelland-Kanal unissant le Rhin à l'Elbe, à l'Oder et, indirectement, à la Vistule est en service depuis 1938. Arrêté par la guerre, le canal Rhin-Main-Danube sera achevé quoi qu'il advienne. La mer du Nord se trouvera ainsi unie à la mer Noire, et c'est là une source prodigieuse d'échanges et de richesses. Si la France ne prend pas soin de s'y relier le plus étroitement possible notre industrie, notre commerce se trouveront en situation d'infériorité par rapport à leurs concurrents établis au cœur du réseau européen. Le port de Strasbourg est le maillon essentiel du rattachement de notre pays à ce vaste ensemble et, par lui, à toute l'activité européenne, vers la réorganisation et le développement de laquelle tendent les efforts d'une Europe pacifiée.

RENÉ TANGUY.

CHARBON, POTASSE, CÉRÉALES, PÉTROLES, MINERAIS CIRCULENT SUR LE RHIN.

TECHNIQUES NOUVELLES

LE "RUBAN MAGNÉTIQUE"

Un jour d'hiver, raconte Edison — le grand Thomas Alva Edison, dont Einstein a dit : « C'est le plus gigantesque inventeur de tous les temps ! » — je bricolais comme d'habitude dans mon laboratoire. J'étais très content *(sic)* et je chantonnais tout en étudiant un type de réccpteur de téléphone. Il me vint l'idée d'ajouter une petite pointe au centre de la membrane, et je m'aperçus que ma voix faisait vibrer la pointe. Elle me piquait le doigt (la voilà bien, la science concrète !) et je pensais que si je pouvais enregistrer les piqûres de cette pointe dans une matière plastique et y faire repasser l'aiguille mes paroles « reviendraient ». Je construisis en hâte un appareil de fortune. Je fis passer une bande de papier d'argent sous l'aiguille et je me mis à crier comme un noyé : « Hello ! Hello ! »

» Charles Batchelor entra sur ces entrefaites. Je lui fis signe d'approcher. Je repassai ma bande de papier d'argent et, dans un imperceptible murmure, nous entendîmes : « Hello ! Hello ! ». Nous nous regardâmes, bouche bée... Au fond, cette mécanique qui parlait nous faisait un peu peur ! »

Tels furent les débuts pittoresques du phonographe, l'une des inventions d'Edison qui firent, si l'on peut dire, le plus de bruit dans le monde. Mais en inventant cette *gravure du son* dans une matière tendre le « sorcier de Menlo-Park » venait de découvrir un principe infiniment plus général : celui de l'*enregistrement des sons*, voire de tous les phénomènes périodiques. Par là, la découverte d'Edison s'apparente aux travaux de Marey, et le futur mariage du « phono » et du cinéma était déjà inscrit dans les astres.

ENREGISTREMENT PHOTO-ÉLECTRIQUE

Chacun sait comment la modeste bande de papier d'argent d'Edison se mua en un cylindre à vis défilant sous la pointe de la membrane vibrante, puis en *disques*, aujourd'hui classiques. La solution du disque, il faut l'avouer, est lourde, encombrante, fragile. Il faut toute l'adresse des opérateurs de radio, lors des « émissions différées », pour raccorder sans omission ni hoquet les disques successifs indispensables pour enregistrer une longue émission.

Que fallait-il pour que la « machine parlante » assouplît son fonctionnement, pour qu'elle apportât jusque dans les bureaux la possibilité d'enregistrements de longues... de très longues durées ? Le cinéma sonore nous montrait ici la voie. Il fallait que le son fût enregistré sur une *bande* continue pouvant être stockée en bobines.

Dans le film de cinéma le son est enregistré sous la forme d'une « piste sonore » photographique, de densité ou de largeur variable, reproduisant la modulation sonore. Cette bande défile devant un « œil électrique » (cellule photo-électrique), qui transforme les variations d'éclairement en ondes électriques basse fréquence, envoyées aux haut-parleurs d'écran. On obtient ainsi la reproduction du son.

Des enregistrements parlés ou musicaux, voire de véritables « livres sonores », ont pu être réalisés sur ce principe, notamment pour les aveugles. Ils utilisent un film de faible largeur, genre film d'amateur ; l'absence d'images permet de placer plusieurs pistes dans la largeur du film, ce qui réduit l'encombrement. Malheureusement l'appareillage est assez délicat.

PRINCIPE DU « MAGNÉTOPHONE »

Poulsen dès 1912 avait indiqué un système d'enregistrement magnétique des plus curieux. Relions le micro d'enregistrement à un électro-aimant et faisons défiler devant les pôles un fil ou un ruban d'acier. Celui-ci s'aimante localement de façon variable, et il suffira de le faire repasser dans l'électro, relié maintenant à un récepteur ou à un haut-parleur, pour obtenir par induction la reproduction du son.

Sous cette forme le « ruban d'acier » fut employé pour la radiotélégraphie et la radiotéléphonie. La solution est volumineuse ; ce ruban métallique, qui tient de la scie à ruban et du coupe-jambon, ne saurait être mis qu'entre les mains des techniciens ! La grande « astuce », celle qui permet aujourd'hui

VUE DE L'ENSEMBLE DE L'APPAREIL MAGNÉTOPHONE AVEC SES DEUX PLATEAUX QUI SERVENT AUSSI BIEN A L'ENREGISTREMENT QU'A LA DIFFUSION.

de donner une immense diffusion publique et privée au « magnétophone », a consisté à utiliser un inoffensif ruban en matière souple sur lequel est collée une poudre magnétique spéciale à l'oxyde de fer.

Un avantage caractéristique de l'enregistrement magnétique est qu'on peut l'effacer instantanément en faisant passer la bande devant une bobine alimentée par un courant convenable. Au cours des enregistrements il est toujours possible d'effacer une partie déjà enregistrée pour recommencer le passage défectueux. En outre la bande peut être coupée avec les doigts, recollée avec une absence totale de précaution, sans donner lieu au moindre hoquet acoustique.

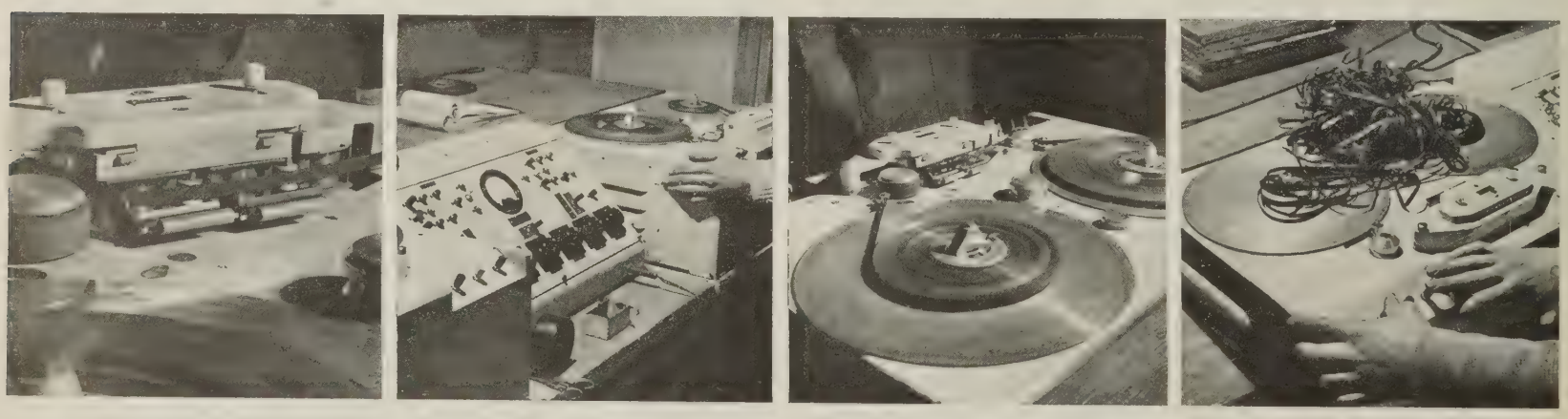
UNE RÉVOLUTION DANS L'ENSEIGNEMENT

En Amérique le magnétophone connaît un immense développement dans les universités, les bureaux d'affaires, le journalisme. La *Kent State University*, de Kent (Ohio), a équipé toutes ses salles de cours avec les nouveaux appareils. Pour l'enseignement dès langues vivantes le magnétophone est utilisé en « branchement sur antenne », ce qui permet aux élèves d'apprendre et de cultiver tout à loisir la prononciation correcte. Dans la section journalistique les étudiants en psychologie appliquée enregistrent méthodiquement les émissions publicitaires, puis les analysent pour en faire la critique.

Ajoutons que l'Amérique ne fait ici que rattraper à pas de géant un retard incontestable. Les spécialistes américains furent surpris, en Allemagne occupée, de constater l'avance prise par les techniciens allemands dans le domaine de l'enregistrement magnétique ; ils le furent plus encore en France. La majorité de nos services techniques : l'O. N. M., l'O. N. E. R. A., l'O. N. U., les ministères de la Guerre, de la Marine, l'Institut de recherche des fluides, le Centre national d'études des télécommunications, sont pourvus d'appareils de construction française. Des stations comme Radio-Monte-Carlo et Radio-Luxembourg travaillent exclusivement sur ces appareils. On peut prévoir dans les années qui viennent une large diffusion du système d'enregistrement acoustico-magnétique dans les bureaux d'administration et d'affaires, et jusque dans la vie privée.

PIERRE DEVAUX.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).



DE GAUCHE A DROITE : L'AME DE L'APPAREIL EST CONSTITUÉE PAR TROIS TÊTES DEVANT LESQUELLES SE DÉROULE LA BANDE MAGNÉTISÉE. — TABLE DE MODULATION ENTRE LES DEUX ÉLÉMENTS SUPPORTANT LES PLATEAUX. — UNE BANDE DE 420 MÈTRES, CORRESPONDANT A SEPT DISQUES, SE DÉROULE PENDANT L'ENREGISTREMENT. — L' « INCIDENT TECHNIQUE INDÉPENDANT DE LA VOLONTÉ DE LA RADIODIFFUSION », LA BANDE S'EST MISE « EN CHIGNON ».

FLORALIES AU LOUVRE

GRACE A L'EXPOSITION ORGANISÉE PAR NOS AMIS HOLLANDAIS, MAITRES EN L'ART DE LA FLEUR, LA SALLE DES CARIATIDES, AU LOUVRE, A REÇU LA PRÉCOCE VISITE DU CHEVALIER PRINTEMPS. DIANE ET BACCHUS, APHRODITE ET APOLLON ÉMERGEAIENT DE PARTERRES OU SE MARIAIENT TULIPES, JACINTHES, AMARYLLIS ET LILAS. ET LA NOBLESSE CLASSIQUE DES ANTIQUES SE CONJUGUAIT AVEC LES GRACES FLORALES EN UNE HARMONIEUSE SYMPHONIE. Photographies Roger Schall.

COLLEANO VA TOURNER LE SAUT PÉRILLEUX. LE CABLE N'A PAS MÊME FLÉCHI.

CIRQUE ET VARIÉTÉS

COLLEANO, L'ESPAGNOL VOLTIGEANT

NOTRE éminent confrère Legrand-Chabrier présentant le funambule Colleano, qui venait de paraître pour la première fois à Paris, écrivait ici-même le 16 janvier 1932 :

« Son succès rejoint dans l'exaltation du public cet enthousiasme sportif qui entourait les magnifiques prouesses du jongleur Rastelli, récemment disparu. Colleano a cette même action individuelle sur les spectateurs. »

Ces lignes demeurent, à dix-sept ans de distance, rigoureusement valables. Tel Colleano demeurait dans ma mémoire, tel je l'ai retrouvé selon sa perfection sans seconde. L'homme est seul, svelte, tendu de nervosité contrôlée. Aucun partenaire qui l'aide, aucun accessoire qui l'avantage. Ce n'est certes pas lui dont on attendrait la fraude relative consistant à chercher dans l'usage du balancier une sûreté toute mécanique. Les premiers pas qu'il exécute dans l'arène font voir l'élégance ardente et mortelle du torero devant le fauve. Et puis le voici sur le fil. Le pied sûr, les bras harmonieux, il y danse encore comme s'il se trouvait à terre. Il s'agenouille et se relève : son poids paraît ne point peser. L'équilibre semble aller de soi pour cet artiste d'exception. Il en est imprégné de même que nous de pesanteur. Colleano fera ce soir, comme il y a dix-sept ans, le saut périlleux en arrière, le saut périlleux en avant, après deux ou trois arrêts sur place où l'on croirait le voir puiser la concentration nécessaire à pareils tours de force. La jeunesse, la vitalité, la précision, l'audace, la grâce aérienne d'un tel artiste enseignent la constance où le cirque contraint ses vedettes afin de les conserver semblables à elles-mêmes et dignes de l'image qu'en garde notre admiration. Autour de lui, Medrano, très judicieusement, a su grouper un programme de haute classe, digne en tous points de sa vedette.

MARCEL HAURIAC.

Phot. *France-Illustration* (Parnotte).

LES « PARISIENS DE PARIS »

AU CAVEAU DU VIEUX-COLOMBIER

LES « Parisiens de Paris », fondés en 1880 par François Coppée, ont reçu dans le caveau du Vieux-Colombier Francis Carco, de l'académie Goncourt, et la grande comédienne Simone (Mme François Porché), au cours d'une très brillante réception.

Pittoresque décor de grenier — presque le décor des Goncourt — que celui de cette cave, où l'on déjeuna aux chandelles ! M. Francis Carco chanta au dessert, Mme Simone fit une exquise allocution, le chansonnier Jean Marsac conta de savoureux souvenirs. Enfin, pour sacrifier à la mode, le célèbre clarinettiste Claude Luter fit entendre les virtuosités nouvelles et les rythmes syncopés de son ensemble de jazz.

Photographies *France-Illustration* (Parnotte).

JEAN MARSAC, ANNIE DUMAS, Mme P. FOUQUERAY, Mme SIMONE, FRANCIS CARCO, DAMIA, A. DE FOUQUIÈRES, Mme F. CARCO, M. WLADIMIR PORCHÉ.

MAIK, AU COMTE A. DE FELS, FRANCHIT EN TÊTE LA RIVIÈRE DES TRIBUNES.

LE PRIX MURAT A AUTEUIL

LE beau temps autant qu'un sport de qualité avaient attiré dimanche la foule des grands jours sur l'hippodrome de la butte Mortemart. L'épreuve principale, le prix Murat, doté de 1 million de francs, semblait difficilement pouvoir échapper à Mérignac III. Mais celui-ci, accidenté, ne se présenta pas au départ. Et c'est l'excellent Maïk, monté par L. Gautier, qui s'adjugea l'épreuve, après avoir mené de bout en bout pendant les 4.200 mètres du parcours, selon la tactique chère à la sympathique écurie du comte A. de Fels. Résistant à l'attaque d'un Matéo en bonne forme, mais manquant décidément de finish, Maïk termina avec une avance de quatre longueurs.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Éducation diplomatique

Si la carrière n'était pas réservée à un nombre d'hommes assez restreint, on ne tiendrait sans doute pas pour si flatteur d'y entrer et d'y appartenir. C'est pourquoi le conseil le plus utile à donner à un futur diplomate est probablement celui-ci : restez un homme simple. En ces termes ou sous une autre formule, c'est celui que je vois courir comme un motif conducteur d'un bout à l'autre du charmant petit livre de M. Léon Noël, *Conseils à un jeune Français entrant dans la diplomatie* (la Jeune Parque). Avec un autre, qui pourrait tenir en ces mots : « Faites bien votre métier », il contient peut-être en résumé toute la leçon qu'il faut donner à un jeune homme destiné aux ambassades — et peut-être aussi bien à celui qui s'engage dans tout autre métier.

C'est en effet ce que je remarque d'abord dans l'ouvrage de M. Léon Noël : il enseigne une sagesse d'une large portée et d'une valeur générale ; dès les premières pages je trouve un avis des plus précieux sur l'opinion que les Français donnent d'eux trop souvent. « On les tient d'ordinaire, écrit M. Noël, pour vaniteux et légers, bavards et hâbleurs, grivois dans leurs propos, redoutables à la vertu des femmes et principalement préoccupés de la compromettre, peu sérieux quant au choix de leurs lectures et préférant à tous les autres les romans ou le théâtre le plus indécents, rarement laborieux, se plaisant à faire devant n'importe qui le procès de leur gouvernement quel qu'il soit et quoi qu'il fasse, inaptes aux tâches et aux distractions de la vie contemporaine, appréciant davantage les plaisirs que le confort et se passant encore aisément d'une salle de bains. »

Faisons dans cette image caricaturale la part d'une légende dont plus d'un trait est périmé. Il reste du vrai. Dans un domaine que je connais, le « peu sérieux quant au choix de leurs lectures » me paraît appeler trop de confirmations fâcheuses. Du moins quant à la réputation que les Français tendent à se donner. Car la publicité la plus tapageuse est organisée autour de romans sans valeur, de talents douteux, de journaux scandaleux, tandis que les lecteurs sérieux ne manquent pas, à vrai dire, pour les livres qui méritent leur choix. Seulement ni ces hommes ni ces livres ne font de bruit. Et M. Léon Noël a bien raison de compléter sa remarque par cet avis, qui n'est pas seulement salutaire aux Français en résidence à l'étranger : « Vous vous appliquez à donner de nous une idée qui soit conforme non aux défauts qu'on nous prête à tort ni à ceux dont il faut nous défendre, mais à ces qualités réelles et profondes dont tant de Français ne manquent pas de montrer de dignes exemples. »

Vraiment, je crois que cet excellent manuel de savoir-vivre ne sera pas cultivé avec profit par les seuls diplomates. C'est presque à chaque page qu'il faudrait retenir un jugement pertinent, une fine observation que M. Léon Noël propose le plus souvent sur le ton souriant d'un homme qui met dans l'élégance morale une discrète courtoisie. Je note encore ces lignes :

« Hors des frontières comme en France nos compatriotes sont toujours exposés à se laisser entraîner par leur esprit de dénigrement, leur individualisme excessif, leur propension à formuler des jugements péremptoires sans posséder les éléments d'informations indispensables, leur habitude de condamner à la légère les peuples, les rois — et leurs représentants. »

Cela est très vrai. Je me suis trouvé un jour à l'étranger pour y donner une conférence dans une ville où j'avais été précédé quelque temps auparavant par un de nos académiciens. Il avait reçu non seulement le meilleur accueil, mais une hospitalité vraiment touchante. Toutes les maisons s'étaient ouvertes à lui. On l'avait promené, distrait, comblé de mille attentions. Rentré à Paris, que fait notre homme ? Il publie un article du genre reportage badin où ses hôtes sont tournés en ridicule ; il raille leurs particularités, leur langage, leurs naïvetés; il se moque des braves gens qui l'ont admis dans leur intimité; il les nargue du haut de ce qu'il croit être son bon goût. Ce bel esprit se croyait sans doute bien parisien. Ce qu'il a fait s'appelle tout simplement une muflerie. Que le pays où il fut invité ne veuille plus le revoir, il n'importe. Ce qui est déplorable c'est le tort fait à la France par ce monsieur mal élevé.

Les conseils de M. Léon Noël ont de quoi former un parfait diplomate. Mais encore une fois leur bienfaisance s'étend au delà des grilles du Quai d'Orsay. Je trouve par exemple, au chapitre du monocle et des usages mondains, une page dont l'opportunité me paraît si forte que je ne me retiens pas de lui emprunter encore une citation.

« Sous prétexte de suivre votre temps et de vous adapter aux mœurs démocratiques, ne prenez pas à plaisir le contre-pied des usages mondains d'autrefois. Tous ne sont pas désuets ; beaucoup méritent de survivre : ils ont été le lent aboutissement et le signe raffiné d'un long effort de culture et de civilisation. » Et, mettant en garde son jeune ami contre la vulgarité, M. Léon Noël ajoute : « Les tenues négligées, la réception de visiteurs la pipe à la bouche, l'argot en temps inopportun constituent une autre forme de snobisme — la moins excusable... Plutôt que de faire effort pour copier ce que par propension naturelle la démocratie tend à conférer aux mœurs de regrettable, employez-vous à lutter contre le courant du laisser-aller général. »

M. Léon Noël, qui occupa de hautes fonctions dans l'administration et dans la diplomatie, est décidément, par surcroît, un éducateur au sens le plus large et le plus élevé du mot. Cet esprit doué de beaucoup de finesse possède aussi un remarquable bon sens. J'aime beaucoup le passage de son livre où il recommande au jeune diplomate de savoir utiliser ses congés en France. C'est l'occasion, lui dit-il, de « faire le point » au sujet de votre propre pays. N'allez pas perdre votre temps en courant les villes d'eaux ou les plages à la mode. Heureux le Français dont la famille possède quelque coin de terre à la campagne ! » Ainsi peut-il « reprendre périodiquement contact avec les réalités nationales, avec le provincial, le rural, le cultivateur... » Voilà encore qui est d'une grande vérité. Rien de plus sot que le Parisien qui ne connaît de verdure qu'au Pré Catelan et dont les horizons ne se découvrent qu'à partir des planches de Deauville ou des palmiers de la Croisette. A l'école diplomatique de M. Léon Noël il y aurait une classe fructueuse pour l'enseignement général du réalisme.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Marie Bell dans « Phèdre »

Le Pain dur

Mademoiselle Adélaïde

Pour sa rentrée à la Comédie-Française, Mme Marie Bell a repris le rôle de Phèdre, et y a remporté une manière de triomphe. Je ne dirai pas que ce chaleureux accueil soit injustifié. Je ne pense pas, sincèrement, qu'une autre actrice de la troupe eût pu tenir cet écrasant emploi avec le même avantage, et voilà bien ce qui inquiète les amis de la maison. Malgré l'importance de leur effectif, les Comédiens Français manquent un peu de chefs d'emploi. L'époque des « monstres sacrés » est révolue. Chimène, Phèdre, Célimène, Athalie posent d'année en année des problèmes plus difficiles à résoudre. Pour en revenir à Mme Marie Bell, il est incontestable qu'abstraction faite de ses qualités personnelles, qui ne sont pas minces, son succès a été fait de son respect d'une certaine tradition. Elle est, évidemment, une tragédienne. Elle en a la voix au registre étendu, l'accent, les attitudes, la diction noble sans emphase, les recettes et même les ficelles. Elle sait varier ses intonations, ralentir ou précipiter son débit, battre de la paupière, soupirer, placer les points d'orgue, rugir et mourir. Peut-être ne marque-t-elle pas le rôle de la reine au cœur incestueux d'une empreinte inoubliable ; il m'a paru, à plusieurs reprises, qu'elle passait un peu vite sur certaines répliques importantes. Mais du moins n'appuie-t-elle jamais sur les points faibles, et son intelligence du texte est, dans l'ensemble, digne d'éloge.

A côté d'elle, Mlle Renée Faure, qui interprétait Aricie, a, une fois de plus, montré l'étendue de ses ressources. Tout au plus pourrait-on lui indiquer que l'amante d'Hippolyte réclamerait un peu plus de grâce pliante. Diane chasseresse sans doute, et cependant une Diane touchée par l'amour, fragile par cet amour même, moins marmoréenne, blessée et déjà prête à la pâmoison finale. Mais nulle mieux que Mlle Faure ne sait, rue de Richelieu, détailler la musique du vers racinien de cette voix chaude et grave qui porte jusqu'aux cintres, et il faut lui concéder que, quel que soit son partenaire en scène, elle tire à elle tous les regards. Elle est pathétique avec naturel, attendrissante sans mièvrerie. On ne peut que rendre à cette belle artiste l'hommage qu'elle mérite.

L'interprétation masculine ne se tient pas à cette hauteur. M. Maurice Escande, Thésée un peu sauvage, ne figure pas tout à fait le demi-dieu qu'on attendait. Il joue son rôle dans un bon mouvement et avec une aisance presque désinvolte, sinon factice. Il ne convainc pas tout à fait de sa majesté mythologique. Enfin, si M. Maurice Donneaud est un Théramène au métier sûr et file son fameux récit avec brio, le jeune André Falcon incarne un Hippolyte franchement décevant. Effacé aux deux premiers actes, la voix faible et hésitante, il s'est racheté sur la fin, mais n'a que rarement donné l'impression du héros du fils de l'Amazone élevé « dans le fond des forêts ».

Je sais bien que *Phèdre* est une des tragédies du répertoire les plus difficiles à monter. Si elle contient quelques-uns des plus beaux vers de la langue française — ces vers étant presque tous placés dans la bouche de la reine — la rançon des merveilles se marque fortement dans telles chutes de la densité poétique où le sublime se résout dans une rhétorique tout juste digne de Voltaire ou de l'abbé Delille.

Oui, *Phèdre* ne souffre que des acteurs de tout premier plan. Raison de plus pour rendre hommage à Mlle Renée Faure, à Mme Marie Bell et à la sobre mise en scène de Jean-Louis Barrault.

Le théâtre de Paul Claudel, lui aussi, exige une interprétation sans défaillance. Il exige même, si j'ose dire, des artistes « claudéliens », j'entends par là des artistes pénétrés non seulement de la pensée de l'auteur, mais encore de cette expression si riche, si personnelle, et dont on peut affirmer qu'elle a renouvelé le langage dramatique. M. André Barsacq, metteur en scène, décorateur et costumier du *Pain dur* au théâtre de l'Atelier, l'a parfaitement compris, et l'on souhaite de tout cœur que la longue carrière de cette pièce récompense son bel effort.

Le Pain dur, écrit en 1913-1914, est probablement de toutes les pièces de son auteur la plus accessible au grand public. Son action directe, fortement

charpentée, serait, dans sa conclusion, toute proche du mélodrame, si l'on ne s'avisait, à point nommé, que celui-ci n'est à tout prendre qu'une forme abâtardie, vulgarisée de la tragédie grecque. Et parce que Claudel l'a située sous le règne de Louis-Philippe devons-nous, pour autant, lui dénier la grandeur propre aux thèmes eschyliens ? Je ne le pense pas, pour ma part, et faudrait-il s'y résigner que la magnificence du verbe, la prolifération des motifs qui s'y enchevêtrent nous interdiraient cette facile indécence.

Si nous nous bornons à l'anecdote, la pièce tourne autour d'un double conflit : celui qui oppose, d'une part, Toussaint Turelure, président du Conseil, propriétaire foncier, acquéreur de biens nationaux, à son fils Louis, ex-capitaine et colon en Algérie, et, d'autre part, la comtesse polonaise Lûmir, exilée et fiancée de Louis, à la juive Sichel, maîtresse de Toussaint et secrètement éprise de son fils. Lûmir réclame à Toussaint 10.000 francs qu'elle lui a confiés et qui appartiennent au mouvement de libération de la Pologne. Louis, à qui Toussaint a ravi l'héritage de sa mère, a également besoin de 10.000 francs pour sauver son exploitation algérienne. Toussaint est vieux et avare. Il n'accepte d'acquitter sa dette que si Lûmir consent à l'épouser. Lûmir joue de cette menace auprès de Louis pour le dresser contre son père et lui mettre pistolet en main. Toussaint se contentera de mourir de peur, mais Lûmir refusera de suivre Louis en Algérie et celui-ci épousera la juive après que Sichel aura déchiré la reconnaissance de dette qui le ruinait.

Le miracle de Claudel, c'est que cette assez sordide histoire s'élève, par sa chimie propre, aux sommets de l'émotion dramatique. La misère de l'homme sans Dieu éclate au long de ces trois actes durs comme le diamant. Chaque personnage est enfermé dans la prison de son désir tristement humain, seul implacablement, et impuissant à trouver dans l'être même qu'il aime un vrai recours à son angoisse. Muré dans son égoïsme, il n'aime que pour soi. Et le drame reste sans solution, parce que l'homme incapable de sortir de soi-même se heurte comme une guêpe contre la vitre au mystère de sa destinée.

M. Pierre Renoir, dans le rôle de Toussaint Turelure, est le personnage claudélien par excellence, et pour un peu j'irais jusqu'à dire M. Claudel même. Il domine de plusieurs coudées tout le reste de l'interprétation. C'est une joie de l'esprit que de l'entendre broyer entre ses fortes mâchoires et jeter à la salle, sans perdre une syllabe, ce texte dru, charnel, cette forte nourriture chargée de suc et de substance. Ah ! l'admirable artiste ! Mlle Jany Holt, pétrie de sensibilité, est peut-être un peu frêle pour porter toute la passion d'une comtesse Lûmir. Mlle Germaine Montero, Sichel ardente, aura besoin de quelques représentations pour entrer tout à fait dans la peau de son héroïne. Quant à MM. Jean Servais et Paul Œttly, l'un et l'autre sont le Louis Turelure et l'Habenichts du poète. Bravo, André Barsacq !

Mlle Adélaïde Capdepuy, vieille fille, a élevé son frère Julien pour qui elle nourrit des sentiments un peu plus que fraternels. Elle l'a fait divorcer d'avec sa première femme sur la foi d'une lettre, qui était un faux confectionné à son instigation. Julien s'éprend d'une jeune fille, Claire Mallet, qu'il veut épouser en secondes noces. Mais Claire, prévenue, sait se défendre. La terrible Adélaïde ne triomphera pas moins d'elle, par un machiavélisme qui ne recule pas devant les moyens illustrés par Locuste.

M. Jean-François Jeantet, auteur de ces trois actes, sait manier le dialogue, et l'on peut compter à son actif quelques bonnes scènes, notamment au deuxième acte. Sa pièce eût paru hardie en 1910. On n'admet pas aujourd'hui avec autant de facilité des invraisemblances aussi criantes que celles du second et du troisième acte. On ne croit pas davantage que, sachant la vérité, Claire n'en fasse pas état auprès de son fiancé.

Cette pièce a tout au moins le mérite de nous faire applaudir l'admirable Germaine Dermoz, toujours égale à elle-même, Mmes Jandeline et Renée Corciade, à qui l'on souhaiterait un emploi plus digne de leur talent.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Manon

Peu après le débarquement en Normandie, un des F. F. I. qui nettoient un village libéré par les Alliés est chargé de mener en prison une jeune serveuse de bistro qui se laissait serrer de trop près par les Fritz. Le dialogue suivant s'échange entre eux :

« Comment t'appelles-tu ?

— Robert Desgrieux. Et toi ?

— Manon Lescaut. »

Sur quoi on a envie de leur crier : « Dépêchez-vous de lire le roman, sinon il va vous arriver des ennuis. »

Le dessein de remettre *Manon Lescaut* au goût du jour est aussi valable que n'importe quel autre. Une histoire éternelle se prête de bonne grâce à toutes les cures de rajeunissement. Quand s'attelle à cette entreprise un metteur en scène de la valeur de H.-G. Clouzot, disposant de moyens considérables, le résultat ne saurait être indifférent. La perfection technique, l'intensité dramatique font de tous les épisodes autant de morceaux de bravoure. Présentés séparément et sans référence à une œuvre antérieure, je les tiendrais sans le moindre doute pour d'incontestables chefs-d'œuvre. (Un montage de cinq heures de projection rapportées du Maroc, sous le titre : *Rezzou arabe contre une caravane en détresse*, serait précieux pour les étudiants de l'I. D. H. E. C. en attendant de faire dans dix ans les délices des ciné-clubs.) Mais en présence d'un dessein aussi ambitieux la critique a le droit, après avoir engagé tous les fervents du cinéma à se ruer pour voir et revoir *Manon*, de se demander si la combinaison de qualités si diverses est heureuse et dans quelle mesure lui convient le patronage illustre dont elle se réclame ouvertement.

Le roman d'amour est touchant, et l'exode clandestin des juifs vers la Palestine est pathétique : leur mélange ne me paraît guère heureux. Thirard n'a jamais fait de meilleure photo que celle du désert : l'abbé Prévost avait été mieux inspiré en liquidant la mort de son héroïne en trois pages ne contenant pas la moindre description. Aucune vedette ne s'imposant pour le rôle, il était tentant de dénicher une débutante qui aurait l'âge de l'emploi : fallait-il qu'elle eût une physionomie proclamant sa propension à l'infidélité et n'eût-il pas mieux valu spéculer sur la contradiction entre une figure angélique et une vénalité réelle ? Sans compter que même sous une direction aussi sévère que celle de Clouzot Cécile Aubry dit faux les trois quarts des répliques. Le récit rétrospectif est inutile et, ce qui est plus grave, constitue une erreur psychologique. Il ne s'agit pas des fautes vénielles, excusées par la tradition, qui consistent à faire raconter des faits que le narrateur devrait ignorer (par exemple le contenu du message que Desgrieux va porter à Oran), mais d'une évidence fondamentale : si Desgrieux veut attendrir le capitaine du navire, même sans mentir, il ne révélera pas dans sa confession certains incidents qui ne sont pas de nature à valoir au couple d'amants l'indulgence du premier venu. Le romancier avait respecté cette règle. La sincérité complète, un peu masochiste même, du héros s'explique du fait qu'après la mort de sa maîtresse il n'a rien à gagner à farder la vérité et prend un amer plaisir à se peindre sans complaisance.

La valeur légendaire qu'a conquise l'histoire de *Manon Lescaut* se résume en une phrase du livre : « L'amour et la jeunesse avaient causé tous nos désordres. » Cette double excuse ne se retrouve pas dans le film de Clouzot. Les protagonistes ne sont jeunes que par l'âge des acteurs. Il leur manque cette gaminerie irréfléchie dont leurs prototypes font si souvent preuve (entre autres en imaginant la vengeance insensée qu'ils cherchent à tirer du fermier général). Dans le livre ce sont des enfants terribles ; à l'écran, des adolescents vicieux. C'est d'autant plus curieux que les scénaristes Clouzot et Ferry ont sensiblement atténué la gravité matérielle des fautes que les amants ont à se reprocher. Selon notre code moral il est moins déshonorant de faire du marché noir que de tricher au jeu, et la nouvelle Manon ne va pas comme l'ancienne jusqu'à envoyer une remplaçante à Desgrieux quand elle le trompe. Leur comportement paraît pourtant bien plus répréhensible. Entre le chevalier qui renonce aux privilèges de sa classe et de sa fortune plutôt que de perdre celle qu'il aime et le petit bourgeois qui préfère vivre aux crochets de sa maîtresse que travailler comme clerc de notaire il y a de la marge. De même que l'assassinat du frère Lescaut, froidement prémédité et exécuté avec une dextérité de professionnel, présente un caractère répugnant que ne possèdent pas les coups de pistolet et d'épée du roman. Quand Clouzot fait dire avec verdeur à son héroïne : « Rien n'est dégoûtant quand on aime ! », c'est vrai pour ceux qui s'aiment, cela cesse de l'être pour ceux qui regardent d'autres s'aimer. A l'exception d'une scène dont je parlerai plus loin je n'ai pas ressenti pendant la projection du film l'irrésistible fatalité qui soude ces deux êtres et qui les rend indispensables l'un à l'autre autant que l'air qu'ils respirent.

Pour rendre pitoyables Manon et son amant il faut posséder quelque chose de leur naïveté ou — pour prendre le même sentiment sous son aspect péjoratif — de leur jobardise. Ni cette qualité ni ce défaut ne manquaient à l'abbé Prévost, qui jeta sa robe aux orties et qui n'en conserva pas moins une tendre piété et le culte de la vertu. Avec une charmante absence de modestie il a rendu justice à son œuvre en s'écriant : « Quel art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le lecteur et lui inspirer de la compassion ! » Il a réussi en effet à ne rendre jamais ses héros méprisables. Sans doute il est facile dans un roman d'équilibrer le récit d'une faiblesse par une réflexion du genre de « Qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout à coup loin de son devoir, sans se trouver capable de la moindre résistance », et c'est très difficile à l'écran, où les actes seuls comptent et non les intentions ni les remords. Encore faut-il constater que Clouzot n'a même pas tenté de le faire. Sa Manon n'oublie pas un seul instant qu'elle trompe Desgrieux ; l'autre ne se soucie, comme elle le dit joliment, que de « la fidélité du cœur ». Son Desgrieux garde de l'amertume des faveurs que Manon accorde ou, du moins, a accordées à ceux qui en ont payé le prix. L'autre, s'il fait de semblables reproches à son amie, lui en demande pardon la minute après. Ce gauchissement du personnage éclate dans le discours qu'il tient à la morte et où, contre toute vraisemblance, au lieu de gémir de la perdre, il se félicite qu'elle ne puisse plus appartenir à d'autres qu'à lui. Il ne devrait même pas se souvenir qu'elle lui a jamais été infidèle. Si Choderlos de Laclos, qui comme écrivain a une autre envergure que l'abbé Prévost, s'était avisé de récrire une histoire qui convenait aussi mal à son génie, nous éprouverions sans doute un semblable malaise.

Ce n'est pas la première fois qu'un auteur s'attaque à un sujet aux antipodes de sa sensibilité. Molière n'avait certainement rien compris à la pièce religieuse dont il tira son *Don Juan*. Les tentatives des meilleurs artistes pour franchir leurs propres limites sont toujours instructives et valables, même lorsqu'elles se soldent par un échec. Quelles que soient les réserves qui viennent d'être faites, Clouzot a indiscutablement réussi une peinture cruelle d'un certain Paris après la libération, et il a retrouvé dans ses lamentables héros assez d'humanité valable pour rendre émouvante l'emphase wagnérienne avec laquelle il s'est attaché à la mort de Manon. Deux scènes à tout le moins méritent une admiration sans restriction : l'arrivée du père Desgrieux dans la chambre d'hôtel, raccourci saisissant du chemin que son fils a parcouru à son insu ; les couloirs et les wagons du train Paris-Marseille en 1945 et la rencontre des deux amants dans le soufflet ; là, un court instant, flambe vraiment une passion authentique.

Il n'y a que des éloges à adresser à Michel Auclair et à Serge Reggiani, qui sont excellents en Desgrieux et en Lescaut. Gabrielle Dorziat campe comme elle seule sait le faire une amusante silhouette d'entremetteuse.

PETITES CHRONIQUES

M. BÉCHARD EN TOURNÉE D'INSPECTION

Au cours d'une visite d'inspection qu'il a récemment effectuée dans le Sahara mauritanien, M. Béchard, haut commissaire de la République en A. O. F., a reçu l'hommage des chefs de tribus

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Paul Mamie excelle dans la représentation de la couleur et de la lumière. Ses gouaches et ses quelques peintures à l'huile exposées à la Galerie J. Le Chapelin attestent ses dons. Ses marines ou ses paysages de Provence paraissent tout imprégnés de soleil, et la nature entière semble frissonner sous les effets constructifs des jeux de lumière et d'ombre. « Ses eaux-fortes, note Jean Bouret dans la préface qu'il consacre à l'artiste, traduisent un tout autre climat, l'amour des choses quiètes comme chez Estaunié, la tendresse des choses qui parlent et voient. »

J.-G. Goulinat demeure toujours un admirateur fervent du bonhomme Corot. Il s'est imprégné du style du grand paysagiste français et s'est créé peu à peu un style à lui, où l'atmosphère joue un rôle prédominant. Sa technique est fine et délicate, il affectionne les contours précis et construit chacun de ses paysages avec une rigueur impeccable de dessinateur. Originaire de Montauban, il aime à peindre la lumière du Midi, et les maisons en briques roses, ou les jardins provençaux avec la note sombre d'un cyprès.

Hannotiau présente des peintures récentes à la Galerie Pelletan-Helleu. Ce Belge peint des paysages aux couleurs rutilantes et chaudes dégageant parfois l'élément décoratif que l'on observe dans la nature. Mais il peint également des marionnettes, très populaires dans son pays. Ces figures hautes en couleur, riches d'expression, souvent caricaturales, demeurent bien de terroir. Hannotiau cherche à continuer la tradition de verve plébéienne chère à sa race : il aime la vie et la couleur.

Rose-Marie Pruvost s'est mise à peindre après s'être imprégnée de l'atmosphère des musées. Robert Rey note dans sa préface qu'elle garde une trace de Corot. Ses paysages de Paris sont sensibles, dans des harmonies de gris et de bleutés ou parfois elle évoque telle cérémonie bien parisienne avec esprit, comme le faisaient les petits maîtres vénitiens du XVIII[e] siècle. Lorsqu'on a quelque chose à dire, il est toujours intéressant de l'exprimer. (Galerie Bareiro.)

Félicitons la Galerie de Berri de son « Hommage à André Derain ». Nul peintre ne le mérite mieux chez nous en France. Car Derain est « le peintre français par excellence ». Il possède tous les dons d'un méditerranéen, auxquels s'ajoute un certain sens cartésien de la mesure. Derain est un pur classique. Même à son « époque fauve » son lyrisme parfois un peu baroque est tempéré par la sérénité qu'il emprunte aux grands maîtres classiques de l'antiquité ou de la Renaissance italienne.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté.

Comme Cézanne, Derain tend à la recherche de l'absolu. Chacun de ses paysages possède sa propre lumière, son atmosphère spéciale, sa poésie ; ses portraits expriment l'intériorité du modèle et non pas uniquement son apparence tangible ou sa fonction sociale ; ses natures mortes ou ses compositions montrent un souci du rythme, des choses ou des objets, une ampleur des formes, un sens si harmonieux des coloris et des valeurs comme de l'éclairage que nous songeons à Velasquez, à Chardin ou à Cézanne. Nous nous associons à cet hommage à André Derain, l'un des maîtres de l'art français.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AMÉRIQUE :

Léon Lemonnier, *la Formation des Etats-Unis*, 1493-1765 (Gallimard, 406 pages). M. Lemonnier — auquel l'histoire du Nouveau Monde doit déjà des études qui font autorité — évoque ici l'évolution du monde américain depuis la découverte de Christophe Colomb : l'arrivée des Anglais, des Hollandais, des Français ; leurs rivalités et le drame épique qui fit du territoire américain la « projection », pour ainsi dire, de leurs vicissitudes européennes. Prodigieuse aventure où le Vieux Monde mêla le sang de ses meilleurs fils et où l'émergence d'une civilisation nouvelle fut pour une large part l'œuvre des sectes, le travail *indivis* des pionniers et des puritains.

Tirant la leçon de cette expérience, qui n'a dans l'histoire du monde aucun précédent, l'auteur oppose les Anglais, patients, méthodiques, ennemis des Indiens, aux Français, hardis coureurs des bois, intelligents, cherchant à s'acquérir la confiance des indigènes. Les Anglais n'ont eu ni Montcalm, ni Frontenac, ni Cavelier de la Salle. Mais ils ont recommencé sans se décourager leurs entreprises de conquête, « et cette armée de ternes pionniers a fini par avoir raison d'une poignée de braves ».

Une autre vue d'ensemble dégagée par l'auteur nous montre, par contraste avec les évolutions européennes, la continuité du mouvement démocratique en Amérique, depuis la Réforme jusqu'au XVIII[e] siècle, grâce au travail des sectes et à la mentalité des colons. Tout en reconnaissant la légitimité de leurs souverains ceux-ci défendent inlassablement leurs droits, donnant ainsi à l'émancipation son soubassement originel. La révolution sourde du peuple américain sert de lien entre la révolution puritaine de l'Angleterre et la révolution philosophique de la France. Ce parallélisme semble une figure de rhétorique, nous dit M. Lemonnier, pour qui ne voit que l'histoire européenne. Il devient une réalité pour qui considère l'histoire de l'Amérique...

LA CHINE

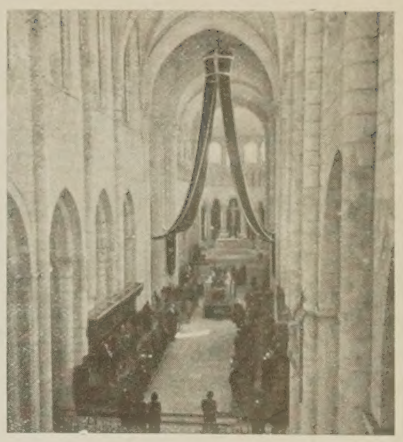
Georges Dubardier, *Histoire de la Chine moderne* (Presses universitaires de France, 128 pages). Au moment où la Chine traverse une crise qui sera décisive pour son avenir, on lira avec profit cette brève mais substantielle étude qui va de la fin de l'empire mandchou aux plus récents événements, c'est-à-dire à l'arrivée des communistes sur le Yang Tsé et à la démission de Tchiang Kai Chek.

A peine sauvée de l'impérialisme japonais, la Chine est retombée dans la guerre civile. Ainsi peut-on une fois de plus faire cette constatation : la Chine est un « pays de clans » qui, en changeant d'étiquettes, ne changent point d'esprit. Les Américains ont commis la même erreur en 1946 qu'en 1921 à la Conférence de Washington en accordant à une Chine anarchique des avantages dont elle n'était pas en mesure de tirer parti.

Mais la politique chinoise n'a vraisemblablement pas fini de dérouter nos concepts occidentaux. L'auteur envisage pour l'avenir immédiat deux hypothèses. La première serait l'établissement d'un bastion de résistance dans le Sud : auquel cas les deux clans rivaux — communistes au Nord, nationalistes au Sud — perpétueraient le cycle des guerres civiles. La seconde serait le triomphe de Mao Tse Tung. Le communisme serait-il, de ce fait, installé en Chine ? M. Dubardier ne le croit pas. La Chine n'est pas les Balkans. Les Chinois se servent des étrangers avec une habileté raffinée ; ils n'en sont jamais les serviteurs. Moscou en a déjà fait l'expérience en 1928 lorsque les Gallen, les Borodine et autres conseillers soviétiques durent déguerpir après avoir mis leurs hommes en selle. Plus encore en Chine qu'ailleurs l'histoire est un perpétuel recommencement.

ALBERT MOUSSET.

A. DERAIN. « LE PONT. »



LE TRANSFERT DES CENDRES DE MAX JACOB

A l'aube du 5 mars 1944 le poète Max Jacob tombait à Drancy sous les balles allemandes. Son corps reposait au cimetière d'Ivry. Ainsi qu'il en avait exprimé le désir, ses amis viennent de le tranférer dans le petit village de Saint-Benoît-sur-Loire, où il avait vécu depuis sa conversion au catholicisme.

Une cérémonie religieuse s'est déroulée dans la basilique de Saint-Benoît en présence des autorités officielles, de M[gr] Courcoux, évêque d'Orléans, et de nombreux écrivains et amis du poète des *Pénitents en maillots roses*. La messe était dite par l'abbé Fleureau, gardien de la basilique, qui fut l'ami et le confident de Max Jacob. Le R. P. Bouley prononça l'éloge funèbre du défunt.

Les restes du vieux poète furent ensuite conduits au cimetière du village, où ceux qu'il a aimés lui dirent un dernier et fervent adieu.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La radiodiffusion s'impose, bien émouvante parfois. Ce fut le cas de l'émission hebdomadaire de Gérard Michel : *A la recherche des harmonies contemporaines*, consacrée au regretté compositeur Emile Goué, professeur de physique, menant ainsi deux professions de front. Son disciple et compagnon de captivité, Philippe Gordien, commenta le message artistique du disparu. En l'Oflag où Emile Goué vécut de pénibles heures il écrivit des mélodies pour voix et quatuor à cordes qui sont de purs chefs-d'œuvre. Pour certaines d'entre elles il puisa, comme Fauré autrefois, son inspiration dans *l'Horizon chimérique* de J. de la Ville Mirmont. Rendons grâces à Lily Jessua, Dany Brunschwig, F. Sorbet, R. Delage et J. Reculard d'avoir animé avec ferveur les pages de cet artiste trop peu connu. Ce sont bien des harmonies contemporaines aussi, ces heures juvéniles de Claude Delvincourt, interprétées à ravir au piano, avec un toucher délicat et des nuances spirituelles, par Marcelle de Mayo, qui joua également la plaisante *Danse hollandaise*.

Les ondes apportèrent en première audition *Midas*, délicieux opéra-bouffe, pimenté parfois d'un passage en mode phrygien du plus heureux effet. Robert Rey et Georges Dandelot le signèrent. Roger Desormière, entouré d'artistes de valeur, conduisit la partition au succès.

W.-L. LANDOWSKI.

IL FAUT SAVOIR PRÉVOIR :

En janvier 1948, *l'Opinion* étudiait les affaires de brasseries et concluait à leur baisse, étant donné leurs difficultés d'exploitation. Celles-ci ont perdu 40 à 50 % sur leurs cours de l'époque.

En janvier 1949, *l'Opinion* signalait que la hausse des métaux pouvait être considérée comme terminée. Les prévisions de *l'Opinion* se réaliseront-elles ?

Il existe encore des groupes qui peuvent bénéficier d'une activité rémunératrice.

Lisez chaque semaine

L'OPINION

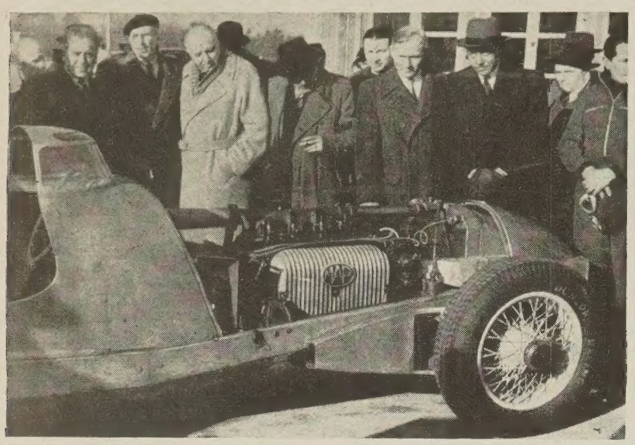
Économique et Financière

Le journal le mieux informé de la Bourse.
Editoriaux de Ch. Rist, de l'Institut ; A. Siegfried, etc. Trois revues complètes : *Bourse de Paris – Hors cote – Bourses régionales.* Étude critique pour *chaque augmentation de capital. Cotes complètes, etc.*

L'Opinion *ne se vend pas au numéro.*
Abonnements un an : 600 fr. ; 6 mois : 350 fr.
Essai un mois : 50 francs.
1, rue Saint-Georges – C. P. Paris 5110-71

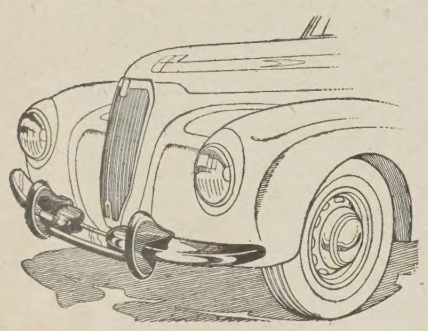
ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

VICTOIRE DE LA TECHNIQUE FRANÇAISE



CETTE voiture équipée du nouveau moteur M. A. P. DIESEL vient d'attribuer à la France six records internationaux de vitesse. Son meilleur tour a été effectué à une vitesse de 195 kilomètres à l'heure. Le moteur est un DIESEL 4 cylindres 2 temps, puissance 125 CV à 1.800 t.-m., châssis DELAHAYE, pneus DUNLOP, pompe LAVALETTE, accumulateur BAROCLEM.

LE PARE-CHOCS « 49 » SPEED.



COULÉ en alliage léger à haute résistance, le pare-chocs « 49 » SPEED réunit toutes les qualités d'élégance et de solidité et donne une ligne nouvelle à la voiture.

Il est inoxydable et conserve son poli malgré les intempéries.

Sa longueur réglable à volonté lui permet de s'adapter sur tous les types de voitures.

Sa grande surface de protection et les éléments interchangeables dont il est composé le feront apprécier de tous les automobilistes.

Le pare-chocs « 49 » vient s'ajouter aux autres accessoires de l'équipement de luxe SPEED:

— Les roues SPEED en alliage spécial à haute résistance ;

— La malle arrière, qui double le volume du coffre.

Pour tous renseignements : Établissements BRISSONNET et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

POUR CONDUIRE EN SÉCURITÉ

LE bras indicateur de direction — qui est d'ailleurs réglementaire — est le seul signal visible en tout point, de jour et de nuit, qui permette de prévenir efficacement avant de virer.

Les indicateurs Marchal, de présentation élégante, sont très robustes et fonctionnent parfaitement avec une consommation réduite.

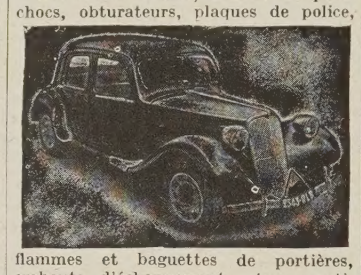
Marchal lance actuellement un nouveau « commutateur à minuterie » avec lequel les bras sont automatiquement rabattus au bout de quelques secondes. Cet appareil vous libère de toute préoccupation, supprime les oublis et évite les contraventions.

Quels que soient vos bras, améliorez-les en montant une minuterie Marchal.

PARURE DE L'AUTOMOBILE

VOICI la belle saison et la perspective de longues randonnées au soleil. Vous rêvez pour cela d'une voiture aux lignes renouvelées...

Les sabots d'ailes, butoirs de pare-chocs, obturateurs, plaques de police,



flammes et baguettes de portières, embouts d'échappement, etc., constituent indéniablement la parure de l'automobile moderne, lorsque ces accessoires soulignent l'élégance de la voiture au lieu de la marquer d'une fausse note.

A coup sûr, ROBRI atteint ce but grâce à une gamme de modèles remarquablement étudiés pour chaque type de carrosserie. Légèreté de ligne, distinction des formes, fini irréprochable, qualité de la matière et adaptation parfaite justifient la vogue de ses accessoires.

Avec ROBRI, les possesseurs de Citroën, Peugeot, Renault, Simca peuvent sans erreur rajeunir leur ancienne voiture ou embellir leur nouvelle et la sortir de la série. Documentation sur demande à SAAP ROBRI, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine). Téléphone : LONgchamp 20-52.

CADEAUX DE PAQUES

LE plus grand plaisir qu'on puisse faire à l'homme qui suit les sports, que ce soit le tourisme, la chasse, le yachting, le rowing ou le football, c'est d'augmenter ses joies en lui offrant une paire de Jumelles HUET, qui permettent de suivre l'action de très près, avec le maximum d'intensité.

Grâce à leur conception spéciale et à l'utilisation de l'optique traitée, les Jumelles HUET sont 50 % plus claires et peuvent être utilisées aussi bien de jour que de nuit. Elles sont en vente chez tous les opticiens.

LA BELLE SAISON APPROCHE

CONSULTEZ les ROULOTTES ALBUET, 131, boulevard Carnot, Le Vésinet (Seine-et-Oise). Tél. 472.

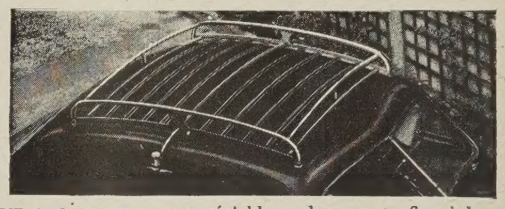
Caravanes confortables, chambres, cuisine, toilette, W.-C. séparés.

LES EXPÉDITIONS POLAIRES FRANÇAISES PAUL-ÉMILE VICTOR SONT ÉQUIPÉES PAR LES ROULOTTES ALBUET.

NE VOUS ENCOMBREZ PAS...

... puisque l'équipement de qualité O. L. D. permet de dégager l'intérieur de la voiture en transportant paquets, colis, valises, etc., sur la galerie de toit, sur le porte-bagages arrière et dans la remorque-fourgon.

L'équipement O. L. D. s'adapte à toutes les voitures.



LA GALERIE AMOVIBLE DE TOIT, réglable en largeur, se fixe à la main, en un instant, sans percer de trous; elle ne gêne pas l'ouverture des toits ouvrants. Pour le transport des objets longs : échelles, canoes, cannes à pêche, mâts de tente, la galerie amovible est munie d'un dispositif spécial. Pour le transport des colis très encombrants, les rampes des galeries sont plus hautes. La galerie de luxe, en alliage léger inoxydable, polie, avec tendeurs chromés, outre ses avantages pratiques, donne un cachet d'élégance à la voiture. L'équipement de qualité O. L. D. comprend également :

LES PORTE-BAGAGES ARRIÈRE, de plusieurs types : le porte-bagages standard, le porte-bagages de luxe et le porte-bagages américain;

LES REMORQUES-FOURGONS, métalliques, surbaissées qui s'attèlent à toutes les voitures. Trois types : 400, 500 et 600 kilos de charge utile;

LES REMORQUES SPÉCIALES POUR BATEAUX métalliques : elles sont étudiées pour le transport de tous genres de bateaux à moteurs et voiliers;

LES PARE-CHOCS de luxe et les MARCHEPIEDS O. L. D. pour enjoliver la voiture.

O. LECANU-DESCHAMPS, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 01-29.

COURRIER MUSICAL

Je ne connaissais pas le « Paganini String Quartett ». Il est vrai qu'il n'était pas encore venu à Paris. Bien plus que le concert Villa Lobos — qui n'apporta guère ce qu'on était en droit d'attendre des nouvelles compositions du plus grand compositeur brésilien — il a été l'une des surprises de ces dernières semaines. Un de plus direz-vous. Mais celui-là mérite qu'on le suive. Nous savions déjà, par la presse américaine, sa célébrité quasi universelle ; il était cependant inconnu à Paris. Il tire son nom du diabolique virtuose auquel les quatre instruments appartinrent ; chacun a son histoire : Paganini en personne joua le Stradivarius que tient aujourd'hui Henry Temianka, premier violon du quatuor ; à l'altiste Robert Courte est échu un autre Stradivarius dont Berlioz aima tant la sonorité moelleuse, qu'il s'en inspira pour son *Harold en Italie*. Dispersés par un fils prodigue, les instruments prestigieux retrouvés par miracle — ce qui touche à Paganini tient toujours un peu de la sorcellerie — furent rassemblés, à la suite d'aventures successives, par le luthier américain Hoffmann et cédés au Paganini String Quartett. Mais quatre archets splendides ne font pas tout ; par bonheur, les voilà entre les mains d'une admirable formation, qui, de quatre virtuoses, fait une seule âme, qui saisit la poésie mozartienne, empoigne la carrure beethovenienne, capte le mystère debussyste. Il fut un temps où, Capet disparu, Poulet abandonnant l'archet pour la baguette, Rose et Pro Arte affaiblis ou dispersés, il y eut pénurie de quatuor. Nous n'en sommes plus là ; nous avons les quatuors hongrois, Vegh, Parrenin, et le quatuor Calvet ; et l'on comprend l'émotion de Temianka présentant pour la première fois son ensemble au public parisien, l'un des plus difficiles du monde. Qu'il se rassure : le quatuor Paganini a su enchanter Paris.

L. MAURICE-AMOUR.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Le Cinéma par ceux qui le font. Rarement titre a mieux signifié le contenu d'un ouvrage : chaque chapitre nous apparaît sous la signature des plus grands noms du cinéma français, l'explication du rôle de chaque technicien dans la réalisation d'un film. Du producteur au distributeur en passant par le scénariste, le script-girl, l'ingénieur du son, la vedette, etc., Raoul Ploquin, Jean Delannoy, Charles Spaak, Edwige Feuillère, André Luguet, Georges Van Parys, Jean Feyte et bien d'autres entreprennent, dans un style volontairement vivant et dépouillé, d'initier le lecteur à leurs travaux sans jamais lasser son attention, quitte à éclairer de temps à autre certains détails techniques nécessaires, à la lumière d'une anecdote savoureuse. Cet historique d'un film est précédé d'une brève histoire du cinéma.

Il y avait intérêt à exposer aux yeux de certains des 400 millions de Français qui fréquentent annuellement les salles obscures la somme d'efforts, de recherches et de travail dépensée pour faire d'un film une œuvre : le talent n'est pas seul en cause. *Le Cinéma par ceux qui le font* (Arthème Fayard, édit.) apprendra en outre la signification du générique d'un film à ceux qui n'en supposaient même pas l'utilité.

Notre collaborateur et ami Denis Marion, qui a recueilli et présenté ces textes, n'aura pas failli à sa tâche essentielle : outre la pertinente définition qu'il donne du rôle du critique cinématographique, il contribue par la leçon technique de ce livre à éduquer le sens critique du spectateur en lui permettant à l'avenir d'étayer son jugement sur des bases solides et non plus seulement sur son goût et son état d'âme au moment de la projection.

Léon Bopp, qui a étudié Amiel et fut l'ami d'Albert Thibaudet, conduit la philosophie avec autant de souplesse dans l'introspection que dans l'observation extérieure. Il y a dans sa *Philosophie pour tous et pour chaque jour* de la variété, de l'audace, de la générosité, du paradoxe. Léon Bopp pense qu'au lieu de vouloir imposer silence à telle ou telle de nos voix intérieures, il faut laisser la parole à toutes et les encourager à se multiplier en tous sens, par le chœur de l'esprit. (Éditions du Mont-Blanc.)

Les Crimes célèbres, d'Alexandre Dumas, sont une œuvre peu connue de l'auteur des *Trois Mousquetaires*. L'édition originale, qui date de 1846, est introuvable aujourd'hui : on en a extrait pour en faire un volume moins copieux les récits les plus prodigieux. Les crimes qui se déroulent autour de la famille Cenci, de la marquise de Brinvilliers, de la marquise de Ganges, de Murat, de la comtesse de Saint-Géran sont retracés ici de la plume qui a créé d'Artagnan et Monte-Cristo. (Fournier-Valdès, édit.)

MORT DES MALADIES

Nous considérons le monde comme il est et, vite, nous oublions le passé. Nous tendons même instinctivement à le refouler dans un temps plus ancien encore que celui où il a été réellement vécu. La fièvre puerpérale a été un effroyable cauchemar ; il y a un siècle elle tuait encore avec une fréquence telle que les maternités n'étaient que les antichambres du cimetière. Un précurseur viennois, Semmelweiss, dénonça le fléau, fit connaître l'essentiel du remède. Il ne recueillit qu'affronts, haine et misère. Lister et Pasteur, imposant et justifiant ses conceptions, supprimèrent le mal... si bien qu'aujourd'hui la fièvre puerpérale n'est plus qu'un rare accident que seules des circonstances exceptionnelles peuvent expliquer. Les accoucheurs eux-mêmes ne s'en préoccupent que dans la mesure où elle rentre dans l'automatisme de leur vie professionnelle sous la forme d'un véritable rituel de l'antiseptie et de l'aseptie.

La génération actuelle a vu l'érysipèle déchoir dans la hiérarchie de nos maux. Il y a quarante ans il était déjà devenu une maladie rare, mais depuis quinze ans ce mal, capable de tuer, est devenu à peine plus grave qu'un furoncle. Un malade âgé, un alcoolique susceptible de faire les accidents les plus redoutables, guérissent en quarante-huit heures. Il y a peu, l'Assistance publique entretenait dans les dépendances du Bastion 29 un service d'isolement pour érysipélateux. On a rasé ce hangar en planches où tout le monde ne mourait pas. Mais les possibilités prophylactiques et thérapeutiques actuelles sont telles qu'on ne l'a pas remplacé.

L'exemple historique le plus célèbre est celui de la lèpre. Dans nos climats, pour avoir isolé les lépreux — les ladres, comme on disait — de très rudimentaires règlements d'hygiène publique — très sévères aussi — ont supprimé la lèpre. L'isolement des malades supprimait la contagion, partant la maladie. L'inconvénient était qu'on mettait avec les ladres des gens qui ne l'étaient pas.

Les sulfamides et la pénicilline ont littéralement ruiné les urologues. Il y a vingt ans certaine maladie guérissait imparfaitement — et pas toujours — en trois semaines. Aujourd'hui le malade a bien du malheur quand elle dure trois jours. Avec elle disparaissent ses séquelles articulaires et ses séquelles génitales... en gros, un triomphe sur la maladie qui pour un pays comme la France se chiffre chaque année par des dizaines de milliers de vies humaines, par des millions de jours de travail, par des milliards d'économie...

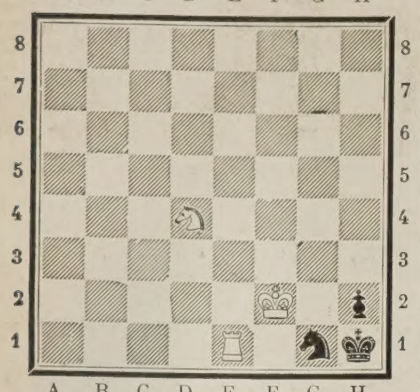
R. MILONE.

PETITE ANNONCE

Vends bas prix 22 splendides tapis d'Orient anciens provenant de famille : Schummack, 2 m. 10×2 m. 90; Beloutch, 1 m. 40×2 m. 30. Ecrire M. SEYTRE, Saint-Marc-sur-Seine (Côte-d'Or).

LES ÉCHECS (N° 55)

Solution du problème n° 57, par Sam Loyd (Evening Telegram 1888).



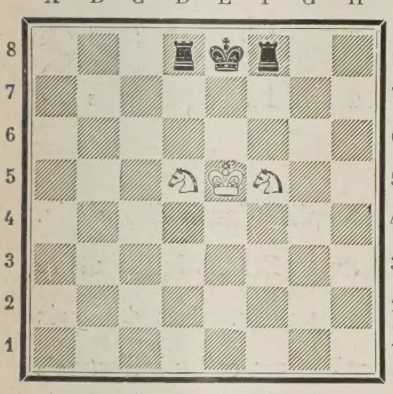
Les blancs jouent et font mat en trois coups.

1. Té1-é2 !, Cg1×é2. — 2. Cd4-f5, C joue. — 3. Cf5-g3 mat.

Ou 1. ..., Cg1-h3†. — 2. Rf2-g3, Ch3-g1 (sinon 3. Té2-é1 mat). — 3. Té2×h2 mat.

Ou 1. ..., Cg1-f3. — 2. Rf2×f3, Rh1-g1. — 3. Té2-é1 mat.

Etude n° 58.
Henri Rinck.
(Les Surprises de la théorie, 1947.)



Les blancs jouent et font nulle.

Cette étude est probablement celle qui présente le plus grand nombre de coups symétriques dans toute la littérature de l'étude artistique.

BIBLIOGRAPHIE

Comment il ne faut pas jouer aux échecs, par Eugène Znosko-Borovsky. Un livre de 79 pages. Editeur : Yves Demailly, 8, rue Georges-Maertens, Lille (Nord).

Il y a deux moyens principaux d'enseigner à bien jouer aux échecs : offrir un recueil de variantes au débutant et faire appel surtout à sa mémoire ; éveiller sa compréhension du jeu par des explications claires, pertinentes et d'une portée générale. C'est ce second moyen qu'emploie le maître réputé Znosko-Borovsky, traduit par la plume alerte de Gaston Legrain.

Mes sympathies personnelles vont naturellement à cette méthode d'enseignement et il y a longtemps que j'ai écrit moi-même que le jeu d'échecs n'est pas un jeu de mémoire mais d'intelligence.

L'auteur procède par petits chapitres dont voici quelques titres suggestifs : n'apprenez pas les variantes par cœur, tâchez de les comprendre ; n'acceptez pas tout ce qu'on dit, vérifiez ! critiquez ! raisonnez ! Ne livrez pas les lignes ouvertes, prenez-les ; vous ne ferez rien qui vaille si vous n'analysez pas la position ; créez des menaces, etc. Et les exemples concrets viennent illustrer ces excellents conseils. Je recommande la lecture de ce livre aux amateurs ambitieux qui se sont bourrés de variantes jusqu'à l'indigestion sans connaître le véritable progrès. Il y a là une bouffée d'air frais qui les vivifiera. Aux échecs, comme en toute chose, on ne progresse que dans la mesure où l'on a appris à raisonner soi-même.

Henri Rinck : *les Surprises de la théorie.* Un recueil de 258 pages et de 123 études sur la finale : roi et deux tours contre roi et deux pièces mineures. Editeur : Dossat, 9, plaza de Santa-Ana, Madrid. Texte espagnol avec traduction française en regard.

Il n'est pas besoin de présenter Henri Rinck aux lecteurs car ce nom prestigieux évoque chez tous les amateurs d'échecs le souvenir de brillantes fins de parties artistiques composées pour émerveiller le chercheur, des dominations étendues et presque incroyables de pièces. Jamais compositeur n'a présenté un tel palmarès de premiers prix dans les concours de composition. Lorsque l'œuvre complète de Henri Rinck — qui comprend plus de mille fins de parties — paraîtra, elle étonnera le monde. Et cette gloire des échecs français — car Henri Rinck est Français, ce que son domicile en Espagne ne doit pas faire oublier — n'a pas seulement le génie de la combinaison extraordinaire et brillante (un Russe comme Troitzky l'a aussi) mais il a aussi le goût du travail bien fait, du fini. Ses études sont d'une correction exemplaire et ne prennent toute leur valeur qu'à la lumière des remarques analytiques qui les accompagnent invariablement.

Dans l'importante contribution à la théorie des finales que je présente aujourd'hui, Henri Rinck ne traite que de la lutte de deux tours contre deux pièces mineures. Il semblerait à première vue que les deux tours gagnent aussi régulièrement qu'aisément. Mais une fois de plus l'analyse contredit les données immédiates de l'intuition. Si le gain est régulier, il est par moment très difficile, et il y a de nombreuses positions nulles qui avaient échappé jusqu'ici à l'attention des chercheurs. Rinck nous donne 39 positions nulles de deux fous contre deux tours, 44 de cavalier et fou contre deux tours, et enfin 37 de deux cavaliers contre deux tours. Trois études où les deux pièces mineures gagnent contre les deux tours.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE MONACO

La série commémorative du Centenaire de la naissance du prince Albert I^er^ a été mise en vente le 5 mars. Le premier jour de l'émission, des enveloppes spéciales officielles portant la légende « First Day Cover » ont été utilisées.

De nouvelles valeurs de la série courante ont également paru. Du type « effigie du Prince », les 50 c., 1 fr., 10 fr. jaune (qui sera retiré le 30 avril), 12 fr. ardoise et 15 fr. brun rouge : aux différents types « vues et monuments », les 5, 8, 10, 25, 40 et 50 fr. Les anciennes valeurs ne sont plus en circulation.

La série de poste aérienne est complétée par l'émission d'un 300 fr. bleu, d'un 500 fr. ardoise et d'un 1.000 fr. noir. Les 40 et 50 fr. de cette série ont été retirés de la vente, mais les 100 et 200 fr. restent en service.

Au sujet de ces récentes parutions, l'Office des émissions signale que, « *à titre exceptionnel*, l'achat de toutes ces valeurs de la série courante ne sera pas obligatoire pour satisfaire aux clauses du règlement du service d'abonnement-achat ».

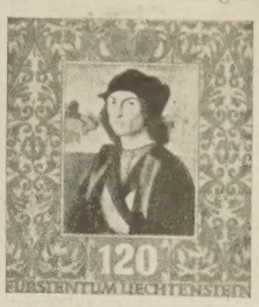
Des émissions « Bosio » et « Jeux olympiques » il a été effectivement vendu 59.975 séries.

UNE SÉRIE DE TABLEAUX CÉLÈBRES

Pour illustrer des timbres-poste on a souvent fait appel à des tableaux de peintres célèbres. Reprenant cette idée, les postes du *Liechtenstein* ont entrepris l'émission d'une série qui reproduira les principaux chefs-d'œuvre de la galerie constituée depuis longtemps à Vienne par les princes de Liechtenstein.

Un premier ensemble de cinq vignettes a paru le 15 mars. Le 10 Rp. vert olive a pour sujet un portrait de femme, œuvre de Léonard de Vinci ; le 20 Rp. brun rouge, une jeune fille, de Rubens ; le 50 Rp. gris violet nous montre une Vierge à l'enfant, de Memling, et le 80 Rp. brun jaune, une joueuse de luth, de Gentileschi. Enfin le 120 Rp. lie de vin est consacré à un portrait d'homme, de Raphaël.

Ces vignettes ont été héliogravées par



Courvoisier ; chaque valeur comprend un cadre différent, dessiné par J. Troyer. L'émission semble particulièrement réussie, pour le choix des sujets comme pour la réalisation.

L'ACTUALITÉ EN ALLEMAGNE

La nouveauté philathélique la plus marquante est la création d'une toute petite vignette d'*affranchissement supplémentaire* de 2 pf., obligatoire pour le courrier intérieur de la trizone occidentale. Elle est en service depuis le début de décembre et représente une contribution aux secours envoyés à Berlin. Légende : NOTOPFER-2-BERLIN et l'indication *Steuermarke* (vignette d'impôt).

En zone française, les valeurs déjà connues sont réimprimées avec un simple chiffre, sans indication de monnaie, pour les valeurs en pfennings. Des fortes valeurs : 2, 3 et 5 marks sont en préparation.

Deux vignettes de bienfaisance au profit des victimes de la catastrophe de Ludwigshafen ont paru au *Palatinat rhénan :* un 20 + 30 pf. violet (Saint Martin) et un 30 + 50 pf. (Saint Christophe).

En outre, chaque « Etat » de la zone française émettra bientôt une série de bienfaisance au profit de la Croix-Rouge, illustrée d'armoiries et comprenant quatre valeurs plus un bloc-feuillet, donc au total douze timbres et trois blocs...

NOUVELLES D'ISRAEL

La série d'usage courant mise en circulation en 1948 par les postes israéliennes ne comportait aucune indication d'origine en caractères latins.

On annonce une nouvelle série qui portera en revanche la légende « ISRAËL », outre le texte hébreu et le texte arabe.

Les petites valeurs auront pour sujet des monnaies hébraïques, tandis que des paysages palestiniens illustreront les quatre autres, du 100 au 250 mills.

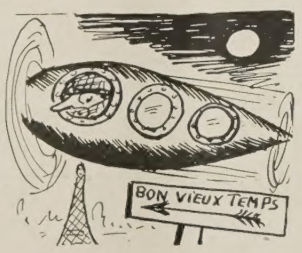
N. B. — La vignette de propagande reproduite dans une précédente chronique nous montre les traits de Theodor Herzl, fondateur du sionisme, et non ceux de Chaïm Weizman.

J. BELLAY.

A L'OCCASION des FOIRES de LONDRES et de BIRMINGHAM
l'Agence de Voyages Daunou organise un voy. spéc. en Angleterre du 1er au 6 mai
Fer 2e cl., bateau 1re cl. Hôtels, restaur. 1er ord.
Entrée aux foires, autoc., interprèt. **Px à forfait.**
Rens. et inscript. **AGENCE DAUNOU** 4, r. Daunou (1er) OPÉ. 77-06 et 07
29.000 FRS

LE PREMIER CRIME DU MONDE OU LE RÊVE DE LOUFOCK-HOLMÈS, par CAMI.

Le crime à notre époque abonde,
Mais il en est un éternel,
C'est le premier crime du monde,
Caïn assassinant Abel.
Loufock-Holmès médite et songe
A ce meurtre, problème ardu...
Et le voilà qui part en songe
Au temps du Paradis perdu !



Il monte à bord de « l'Ecrevisse-
A-rebrousser-les-temps-anciens »
Que veut bien mettre à son service
Un ingénieux mécanicien.
La machine part en arrière,
Et d'un seul bond, en trépidant,
Passe en trombe l'âge de pierre,
Atterrit au siècle d'Adam.

Il aperçoit Adam et Eve
Invectivant le criminel,
Mais Caïn se défend sans trêve
D'avoir tué son frère Abel.
— « J'ai lancé par plaisanterie,
« Sans l'atteindre, un fruit défendu,
« Quand je revins dans la prairie
« Il gisait mort, le front fendu ! »

Loufock-Holmès dit : « Recommence
« Toute la scène au naturel,
« Ramasse une pomme et la lance
« Vers moi qui représente Abel. »
Caïn obéit, mais à peine
A-t-il fait, qu'un singe soudain,
Sortant de la forêt prochaine,
D'instinct vient imiter Caïn...

Refaisant la scène du crime
Ainsi que pour Abel, l'outang
Lance un silex à sa victime...
Loufock-Holmès s'éveille à temps !
— « Oh ! dit-il, quel rêve baroque !
« Et si c'était la vérité ?...
« Par moi Caïn à cette époque
« Eût été réhabilité ! »

LONDRES ET BIRMINGHAM

LA FOIRE DES INDUSTRIES BRITANNIQUES

La Grande-Bretagne est depuis longtemps le meilleur client du monde et le premier exportateur de produits manufacturés. Les recherches poussées et l'expérience acquise dans ses relations commerciales ont permis à ses industries d'offrir une gamme de produits des plus variés sur une échelle toujours croissante. Célèbres pour la qualité de leur production, les grandes industries britanniques ont adopté les techniques les plus modernes. La Grande-Bretagne s'est assuré de nouveaux débouchés, son rendement industriel atteint un chiffre record et ses exportations augmentent toujours. De nombreux acheteurs d'outre-mer viennent en Angleterre pour se tenir au courant des progrès accomplis dans l'industrie. Chaque année, la Foire des Industries Britanniques attire les acheteurs de plus d'une centaine de pays. Les délégués de la Chambre de Commerce de Birmingham et les industriels de toute la Grande-Bretagne s'unissent aux membres du Gouvernement britannique pour offrir à ces visiteurs étrangers le meilleur accueil. La Foire de 1949, qui aura lieu du 2 au 13 mai prochains, présentera les produits de 3.000 fabricants anglais dont les stands seront groupés en trente sections d'industries apparentées. Les industriels et commerçants du monde entier sont invités à visiter la plus grande exposition de produits nationaux.

2-13 MAI 1949

INDUSTRIELS ET COMMERÇANTS — ORGANISEZ VOTRE VISITE DÈS MAINTENANT

Les Ambassades, les Légations et les Consulats de Grande-Bretagne sont à votre disposition pour tous renseignements utiles relatifs aux produits exposés et aux facilités prévues par les organisateurs de la Foire.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.